Alice au Pays des Merveilles

de

Lewis Carroll

Alice au Pays des Merveilles

Texte intégral

… de Lewis Carroll

… illustrations de Gwynedd Hudson

… traduction de Françoise Gries

Titre original : Alice's Adventures in Wonderland, 1865

Image de couverture, frontispice et dernière : John Tenniel (présent également pages : 24, 34,56, 76 et 85)

Cette œuvre constitue dans sa globalité une création personnelle. Elle est publiée sous licence CC-BY-NC-ND.

SOMMAIRE

CHAPITRE I…… 5
Au fond du terrier du lapin

CHAPITRE II…..…… 13
La mare de larmes

CHAPITRE III…… 21
La course cocasse

CHAPITRE IV…… 30
Le Lapin envoie le petit Bill

CHAPITRE V…..…… 39
Conseils d'une chenille

CHAPITRE VI…… 49
Porc et poivre

CHAPITRE VII...…… 61
Un thé chez les fous

CHAPITRE VIII…...…… 71
Le croquet de la Reine

CHAPITRE IX……..…… 82
Histoire de la Soi-disant Tortue

CHAPITRE X…...…… 92
Le quadrille de homards

CHAPITRE XI…..…… 102
Qui a dérobé les tartes ?

CHAPITRE XII…… 110
La déposition d'Alice

CHAPITRE I - Au fond du terrier du lapin

Alice, assise auprès de sa sœur sur le gazon, commençait à s'ennuyer à rester là à ne rien faire ; une ou deux fois elle avait jeté les yeux sur le livre que lisait sa sœur ; mais quoi ! Pas d'images, pas de dialogues !

« À quoi peut bien servir, pensait Alice, un livre sans images ni dialogues ! »

Elle s'était mise à réfléchir, - tant bien que mal, car la chaleur du jour l'endormait et la rendait confuse –, se demandant si le plaisir de faire une couronne de marguerites valait bien la peine de se lever et de cueillir les fleurs, quand tout à coup un lapin blanc aux yeux roses passa près d'elle.

Il n'y avait rien là de *très étonnant*, et Alice ne trouva même pas *très extraordinaire* d'entendre parler le Lapin, qui disait :

« Ah ! Pauvre de moi ! J'arriverai trop tard ! »

– En y songeant par la suite, il lui sembla bien qu'elle aurait dû s'en étonner, mais sur le moment, cela lui avait paru tout naturel –. Cependant, quand le Lapin *vint à tirer une montre de son gousset,* la regarda, puis se mit à courir de plus belle, Alice sauta sur ses pieds, frappée de cette idée que jamais elle n'avait vu de lapin avec un gousset et une montre. Entraînée par la curiosité elle s'élança sur ses traces à travers le champ, et arriva tout juste à temps pour le voir disparaître dans un large trou au pied d'une haie.

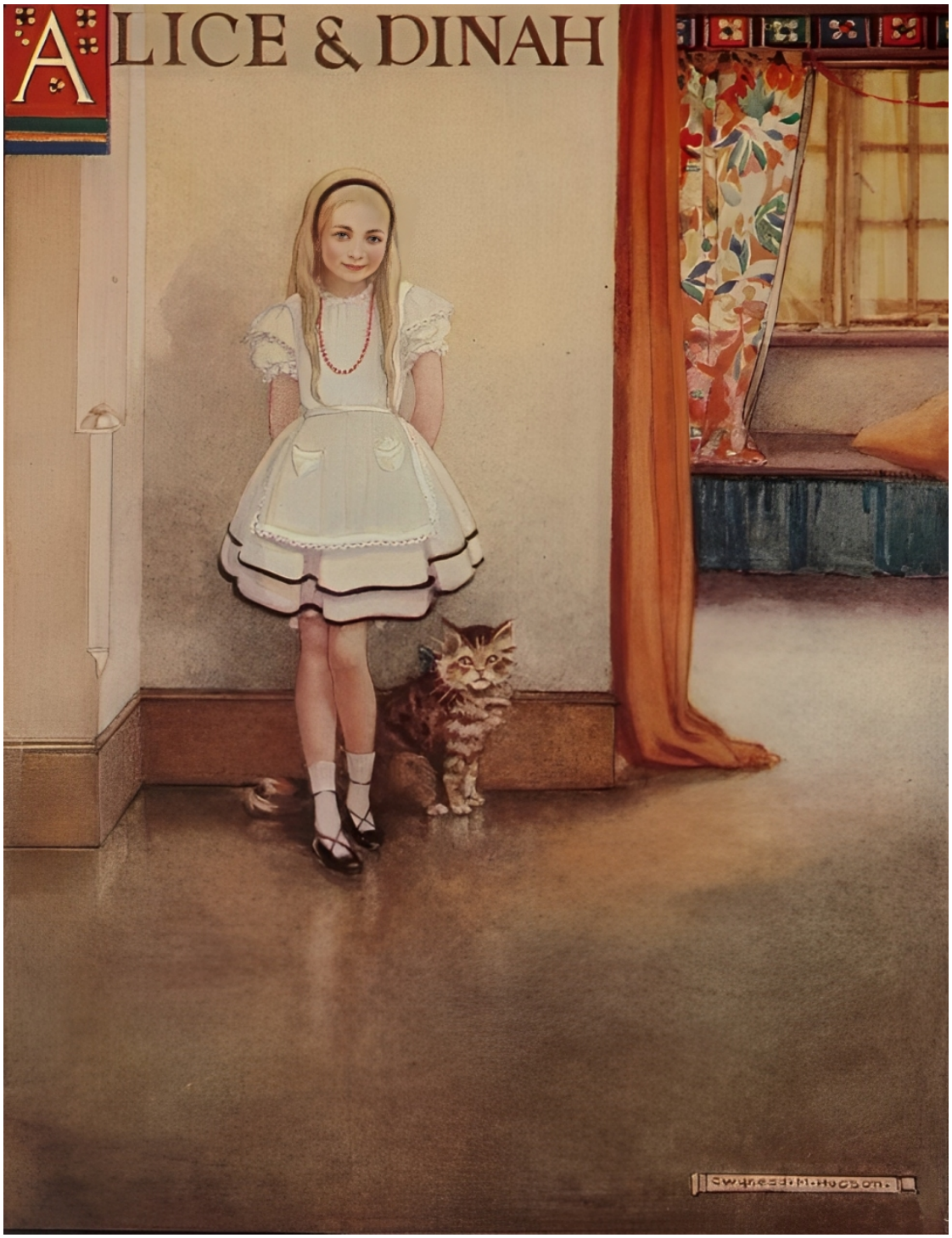
Un instant après, Alice était à la poursuite du Lapin dans le terrier, sans songer une minute au moyen qu'elle emploierait pour en sortir. Sur une petite distance, le trou allait en droite ligne, comme un tunnel, puis tout à coup il plongeait perpendiculairement, d'une façon si brusque qu'Alice se sentit tomber comme dans un puits d'une grande profondeur, avant même d'avoir pensé à se retenir.

De deux choses l'une, ou le puits était vraiment bien profond, ou elle tombait bien doucement ; car elle eut tout le loisir, dans sa chute, de regarder autour d'elle et de se demander avec étonnement ce qu'elle allait devenir. D'abord elle regarda dans le fond du trou pour savoir où elle allait ; mais il y faisait bien trop sombre pour voir quoi que ce soit. Ensuite elle observa les parois du puits, et s'aperçut qu'elles étaient garnies d'armoires et d'étagères ; çà et là, elle vit pendues à des clous, des cartes géographiques et des images. En passant, elle prit sur un rayon un pot de confiture portant cette étiquette : « MARMELADE D'ORANGES. » Mais, à son grand regret, le pot était vide : elle n'osa le laisser tomber, de crainte de tuer quelqu'un ; aussi se débrouilla-t-elle pour le déposer, en passant, sur une des étagères.

« Certes, dit Alice, après une chute pareille je ne me moquerai pas mal de dégringoler l'escalier ! Comme ils vont me trouver courageuse ! Même si je tombais du haut du toit, je ne ferais pas entendre une plainte ! »

– Ce qui était bien probable. -

Tombe, tombe, tombe !



« Cette chute n'en finira donc jamais ! Je suis curieuse de savoir combien de kilomètres j'ai déjà faits, dit-elle tout haut. Je dois être bien près du centre de la Terre. Voyons donc, cela serait à sept mille deux cent kilomètres de profondeur, il me semble.

– Comme vous voyez, Alice avait appris pas mal de choses de ce style là, à l'école ; et bien que ce ne fût pas là une très bonne occasion d'étaler ses connaissances, étant donné qu'il n'y avait aucun auditeur, c'était cependant un bon exercice que de réciter sa leçon –.

Oui, c'est bien à peu près cela ; mais alors à quel degré de latitude ou de longitude est-ce que je me trouve ?

– Alice n'avait pas la moindre idée de ce que voulait dire latitude ou longitude, mais ces grands mots lui paraissaient beaux et sonores –.

Bientôt elle reprit :

Et si j'allais traverser complètement la Terre ? Comme ça serait drôle de se trouver au milieu de gens qui marchent la tête en bas. Les Antipodistes... je crois. »

– Elle n'était pas fâchée cette fois qu'il n'y eût personne là pour l'entendre, car ce mot ne lui faisait pas l'effet d'être bien juste –.

Eh ! Mais, j'aurais à leur demander le nom du pays. 'Pardon, Madame, est-ce ici la Nouvelle-Zélande ou l'Australie ?'

En même temps elle essaya de faire la révérence. - Quelle idée ! Faire la révérence en l'air ! Dites-moi un peu, comment vous y prendriez-vous ? -

'Quelle petite ignorante !' pensera la dame quand je lui poserai cette question. Non, il ne faudra pas demander cela ; peut-être le verrai-je écrit quelque part. »

Tombe, tombe, tombe !

Alice, faute d'avoir rien de mieux à faire, se remit à parler toute seule :

« Dinah remarquera mon absence ce soir, bien sûr. – Dinah, c'était sa chatte -. Pourvu qu'on n'oublie pas de lui donner son bol de lait à l'heure du thé. Dinah, ma minette, j'aimerais que tu sois ici avec moi. Il n'y a pas de souris dans les airs, j'en ai bien peur ; mais tu pourrais attraper une chauve-souris, et cela ressemble beaucoup à une souris, tu sais. Mais... les chats mangent-ils les chauves-souris ?

Ici le sommeil commença à gagner Alice. Elle répétait, à moitié endormie :

Les chats mangent-ils les chauves-souris ? Les chats mangent-ils les chauves-souris ?

Et quelquefois :

Les chauves-souris mangent-elles les chats ? »

Car vous comprenez bien que, puisqu'elle ne pouvait répondre ni à l'une ni à l'autre de ces questions, peu importait la manière de les poser. Elle s'assoupissait et commençait à rêver qu'elle se promenait, tenant Dinah par la main, en lui disant très sérieusement :

« Voyons, Dinah, dis-moi la vérité, as-tu jamais mangé de chauves-souris ? » Quand tout à coup, pouf ! La voilà étendue sur un tas de fagots et de feuilles sèches : la chute était terminée.

Alice ne s'était pas fait le moindre mal. Vite, elle se remit sur ses pieds et leva la tête : elle ne vit que du noir, au-dessus d'elle. Par contre, devant ses yeux, se déroulait un long corridor, au bout duquel elle aperçut le Lapin Blanc, courant à toutes jambes. Il n'y avait pas un instant à perdre ! Alice partit à toute vitesse, et arriva tout juste à temps pour entendre le Lapin dire, alors qu'il tournait dans un angle :

« Par ma moustache et mes oreilles, comme il se fait tard ! »

Elle était alors tout juste derrière lui ; mais bientôt, le Lapin disparut. Elle se trouva alors dans une salle longue et basse, éclairée par une rangée de lampes pendues au plafond. Il y avait des portes tout autour de la salle, mais elles étaient toutes fermées, et, après avoir vainement tenté d'ouvrir celles du côté droit, puis celles du côté gauche, Alice se promena tristement au beau milieu de cette salle, se demandant comment elle en sortirait.

Tout à coup, elle rencontra sur son passage une petite table à trois pieds, en verre massif, et rien d'autre dessus qu'une toute petite clef d'or. Alice pensa aussitôt que ce pouvait être celle d'une des portes ; mais hélas ! Soit que les serrures fussent trop grandes, soit que la clef fût trop petite, elle ne put en ouvrir aucune.

Cependant, ayant fait un second tour, elle aperçut un rideau placé très bas, qu'elle n'avait pas vu auparavant ; par derrière, se trouvait encore une petite porte, haute d'à peu près cinquante centimètres ; elle essaya la petite clef d'or à la serrure, et, à sa grande joie, il se trouva qu'elle y allait à merveille. Alice ouvrit la porte, et vit qu'elle conduisait dans un étroit passage, à peine plus large qu'un trou à rat. Elle s'agenouilla, et, jetant un œil à l'intérieur, découvrit le plus ravissant jardin du monde. Oh ! Comme il lui tardait de sortir de cette salle ténébreuse et d'errer au milieu de ces carrés de fleurs brillantes et de ces fraîches fontaines ! Mais sa tête ne pouvait même pas passer par la porte.

« Et quand bien même ma tête y passerait, pensait Alice, à quoi cela servirait-il sans mes épaules ? Oh ! Que je voudrais donc avoir la faculté de me fermer comme un télescope ! Ça se pourrait peut-être, si je savais comment m'y prendre. »

Il lui était déjà arrivé tant de choses extraordinaires, qu'Alice commençait à croire qu'il n'y en avait guère d'impossibles.

Comme cela n'avançait à rien de passer son temps à attendre à la petite porte, elle retourna vers la table, espérant presque y trouver une autre clef, ou tout au moins quelque grimoire donnant les règles à suivre pour se fermer comme un télescope. Cette fois elle trouva sur la table une petite bouteille – qui certes n'était pas là tout à l'heure –. Au cou de cette petite bouteille, était attachée une étiquette en papier, avec ces mots : « BUVEZ-MOI », admirablement imprimés en grosses lettres.

C'est bien facile à dire « Buvez-moi », mais Alice était trop maligne pour obéir à l'aveuglette.

« Examinons d'abord, dit-elle, et voyons s'il y a écrit dessus 'Poison' ou non. » Car elle avait lu dans de jolies petites histoires, que des enfants avaient été brûlés, dévorés par des bêtes féroces, et qu'il leur était arrivé d'autres choses très désagréables, tout cela pour ne pas s'être souvenus des instructions bien simples que leur donnaient leurs parents : par exemple, que le tisonnier chauffé à blanc brûle les mains qui le tiennent trop longtemps ; que si on se fait au doigt une

coupure profonde, il saigne d'ordinaire ; et elle n'avait point oublié que si l'on boit immodérément d'une bouteille marquée « Poison », cela ne manque pas de rendre tôt ou tard malade.

Cependant, comme cette bouteille n'était pas marquée « Poison », Alice se hasarda à en goûter le contenu, et le trouvant fort bon, – au fait, c'était comme un mélange de tarte aux cerises, de crème, d'ananas, de dinde truffée, de nougat, et de tartines beurrées –, elle eut bientôt tout avalé.

« Je me sens toute drôle, dit Alice, on dirait que je rentre en moi-même et que je me ferme comme un télescope. »

C'est bien ce qui arrivait en effet. Elle ne mesurait plus que trente centimètres de haut, et un éclair de joie passa sur son visage à la pensée qu'elle était maintenant de la grandeur voulue pour pénétrer par la petite porte dans ce beau jardin. Elle attendit pourtant quelques minutes, pour voir si elle allait rapetisser encore. Cela lui faisait bien un peu peur.

« Songez donc, se disait Alice, je pourrais bien finir par m'éteindre comme une chandelle. Que deviendrais-je alors ? »

Et elle cherchait à s'imaginer l'air que pouvait avoir la flamme d'une chandelle éteinte, car elle ne se rappelait pas avoir jamais rien vu de la sorte. Un moment après, voyant qu'il ne se passait plus rien, elle se décida à aller de suite au jardin ; mais hélas, pauvre Alice ! En arrivant à la porte, elle s'aperçut qu'elle avait oublié la petite clef d'or. Elle revint sur ses pas pour la prendre sur la table. Bah ! Impossible d'atteindre à la clef, qu'elle voyait bien clairement à travers le verre. Elle fit alors tout son possible pour grimper le long d'un des pieds de la table, mais il était trop glissant ; et enfin, épuisée de fatigue, la pauvre enfant s'assit et pleura.

« Allons, à quoi bon pleurer ainsi, se dit Alice vivement. Je vous conseille, Mademoiselle, de cesser tout de suite ! »

Elle avait pour habitude de se donner de très bons conseils – bien qu'elle les suivît rarement –, et quelquefois, elle se grondait si fort que les larmes lui en venaient aux yeux ; une fois même elle s'était donné des tapes pour avoir triché

dans une partie de croquet qu'elle jouait toute seule ; car cette étrange enfant aimait beaucoup à faire deux personnages.

« Mais, pensa la pauvre Alice, il n'y a plus moyen de faire deux personnages, à présent qu'il me reste à peine de quoi en faire *un seul*. »

Elle aperçut alors une petite boîte en verre qui était sous la table, l'ouvrit et y trouva un tout petit gâteau sur lequel les mots : « MANGEZ-MOI » étaient admirablement tracés avec des raisins de Corinthe.

« Tiens, je vais le manger, dit Alice : si cela me fait grandir, je pourrai atteindre à la clef ; si cela me fait rapetisser, je pourrai ramper sous la porte ; d'une façon ou de l'autre, je pénétrerai dans le jardin, et alors, advienne que pourra ! »

Elle mangea donc un petit morceau du gâteau, et, portant sa main sur sa tête, elle se demanda, très inquiète :

« Alors ? Alors ? »

Elle voulait savoir si elle grandissait ou rapetissait, et fut tout étonnée de rester la même ; franchement, c'est ce qui arrive le plus souvent lorsqu'on mange du gâteau ; mais Alice avait tellement pris l'habitude de s'attendre à des choses extraordinaires, que cela lui paraissait ennuyeux et stupide de vivre comme tout le monde.

Aussi elle se remit à l'œuvre, et eut bien vite fait disparaître le gâteau.

CHAPITRE II - La mare de larmes

« De plus très curieux en plus très curieux ! s'écria Alice – sa surprise était si grande qu'elle n'arrivait plus à s'exprimer correctement –.

Voilà que je m'allonge comme le plus grand télescope qu'on n'ait jamais vu ! Adieu mes pieds !

– Elle venait de baisser les yeux, et ses pieds lui semblaient s'éloigner à perte de vue –.

Oh ! Mes pauvres petits pieds ! Qui vous mettra vos bas et vos souliers maintenant, mes mignons ? Quant à moi, je ne le pourrai certainement pas ! Je serai bien trop loin pour m'occuper de vous : arrangez-vous du mieux que vous pourrez. – Il faut cependant que je sois bonne pour eux, pensa Alice, sans cela ils refuseront peut-être d'aller du côté que je voudrai. Ah ! Je sais ce que je ferai : je leur offrirai une belle paire de bottines neuves à chaque Noël –.

Puis elle chercha dans son esprit comment elle s'y prendrait.

Il faudra les envoyer par la Poste, pensa-t-elle ; quelle étrange chose d'envoyer des présents à ses pieds ! Et l'adresse donc ! C'est cela qui sera drôle.

À Monsieur Lepiédroit d'Alice,

Tapis de la cheminée,

Près du garde-feu.

(Tendrement, Alice)

Oh ! Que d'enfantillages je dis là ! »

Au même instant, sa tête heurta contre le plafond de la salle : c'est qu'elle mesurait alors près de trois mètres de haut ! Vite, elle saisit la petite clef d'or et courut à la porte du jardin.

Pauvre Alice ! Tout ce qu'elle put faire, après s'être étendue de tout son long sur le côté, c'est regarder du coin de l'œil dans le jardin. Quant à traverser le passage, il n'y fallait plus songer. Elle s'assit donc, et se remit à pleurer.

« Quelle honte ! dit Alice. Une grande fille comme vous – 'grande' était bien le mot –, pleurer de la sorte ! Allons, finissez, vous dis-je ! »

Mais elle continua de pleurer, versant des torrents de larmes, si bien qu'elle se vit à la fin entourée d'une grande mare, profonde d'environ douze centimètres, et s'étendant jusqu'au milieu de la salle.

Quelque temps après, elle entendit un petit bruit de pas dans le lointain ; vite, elle s'essuya les yeux pour voir ce que c'était. C'était le Lapin Blanc, en grande toilette, tenant d'une main une paire de gants de chevreau blancs, et de l'autre un large éventail. Il accourait tout affairé, marmonnant entre ses dents :

« Oh ! La Duchesse, la Duchesse ! Elle sera dans une belle colère si je l'ai fait attendre ! »

Alice était si malheureuse, qu'elle était disposée à demander de l'aide au premier venu ; ainsi, quand le Lapin fut près d'elle, elle lui dit d'une voix humble et timide :

« Je vous en prie, Monsieur… »

Le Lapin tressaillit d'épouvante, laissa tomber les gants de chevreau blancs et l'éventail, se mit à courir à toutes jambes et disparut dans les ténèbres. Alice ramassa les gants et l'éventail, et, comme il faisait très chaud dans cette salle, elle s'éventa tout en se faisant la conversation :

« Comme tout est étrange, aujourd'hui ! Hier les choses se passaient comme à l'ordinaire. Peut-être m'a-t-on changée durant la nuit ! Voyons, étais-je la même petite fille ce matin en me levant ? Je crois bien me rappeler que je me suis trouvée un peu différente. Mais si je ne suis pas la même, qui suis-je donc, je vous prie ? Voilà l'embarras. »

Elle se mit à passer en revue dans son esprit toutes les petites filles de son âge qu'elle connaissait, pour voir si elle avait été transformée en l'une d'elles.

C'était le Lapin Blanc, en grande toilette, tenant d'une main une paire de gants de chevreau blancs, et de l'autre un large éventail.

« Bien sûr, je ne suis pas Ada, dit-elle. Elle a de longs cheveux bouclés et les miens ne frisent pas du tout. Assurément je ne suis pas Mabel, car je sais tout plein de choses et Mabel ne sait presque rien ; et puis, du reste, Mabel, c'est Mabel ; Alice c'est Alice ! Oh ! Mais quelle énigme que cela ! Voyons si je peux me souvenir de tout ce que je savais : quatre fois cinq font douze, quatre fois six font treize, quatre fois sept font… Je n'arriverai jamais à vingt à cette vitesse là. Mais peu importe la table de multiplication. Essayons la géographie : Londres est la capitale de Paris, Paris la capitale de Rome, et Rome la capitale de… Mais non, ce n'est pas cela, j'en suis sûre ! Je dois être changée en Mabel ! Je vais tâcher de réciter Maître Corbeau. » Elle croisa les mains sur ses genoux, comme quand elle récitait ses leçons, et se mit à répéter la fable, d'une voix rauque et étrange ; et les mots ne sonnaient plus comme autrefois :

« Maître Corbeau sur un arbre perché,
Faisait son nid entre des branches ;
Il avait relevé ses manches,
Car il était très affairé.
Maître Renard, par là passant,
Lui dit : 'Descendez donc, compère ;
Venez embrasser votre frère.'
Le Corbeau, le reconnaissant,
Lui répondit en son ramage :
'Fromage !'

Je suis bien sûre que ce n'est pas ça du tout, s'écria la pauvre Alice, et ses yeux se remplirent de larmes.

« Ah ! Je le vois bien, je ne suis plus Alice, je suis Mabel, et il me faudra aller vivre dans cette vilaine petite maison, où je n'aurai presque pas de jouets pour m'amuser. Oh ! Que de leçons on me fera apprendre ! Oui, certes, je suis bien

décidée : si je suis Mabel, je resterai ici. Ils auront beau passer la tête là-haut et me crier : 'Reviens auprès de nous, ma chérie !', je me contenterai de regarder en l'air et de dire : 'Dites-moi d'abord qui je suis, et, s'il me plaît d'être cette personne-là, j'irai vous trouver ; sinon, je resterai ici jusqu'à ce que je devienne une autre petite fille.' Et pourtant, dit Alice en fondant en larmes, je donnerais tout au monde pour les voir montrer leur tête là-haut ! Je m'ennuie tant d'être ici toute seule ! »

Comme elle disait ces mots, elle fut bien surprise de voir que tout en parlant elle avait mis un des petits gants du Lapin.

« Comment ai-je pu mettre ce gant ? pensa-t-elle. Je rapetisse donc de nouveau ? »

Elle se leva, alla près de la table pour se mesurer, et jugea, autant qu'elle pouvait s'en rendre compte, qu'elle mesurait environ soixante centimètres, et continuait de raccourcir rapidement.

Bientôt elle s'aperçut que l'éventail qu'elle avait à la main en était la cause ; vite elle le lâcha, tout juste à temps pour s'empêcher de disparaître entièrement.

« Je viens de l'échapper belle, dit Alice, tout émue de ce brusque changement, mais bien contente de voir qu'elle était toujours en vie.

Maintenant, vite au jardin ! » Elle se hâta de courir vers la petite porte ; mais hélas ! Elle s'était refermée, et la petite clef d'or se trouvait sur la table de verre, comme tout à l'heure.

« Les choses vont de plus en plus mal, pensa la pauvre enfant. Jamais je ne me suis vue si petite, jamais ! Et c'est vraiment insupportable ! »

À ces mots son pied glissa, et flac ! La voilà dans l'eau salée jusqu'au menton. Elle se crut d'abord tombée dans la mer.

« Dans ce cas je retournerai chez nous en train », se dit-elle. - Alice avait été au bord de la mer une seule fois dans sa vie, et s'imaginait que sur n'importe quel point des côtes, se trouvaient un grand nombre de cabines pour les baigneurs, des enfants qui font des trous dans le sable avec des pelles en bois, de nombreuses maisons alignées, et derrière ces maisons, une gare de chemin de fer -. Mais elle

comprit bientôt qu'elle était dans une mare formée par les larmes qu'elle avait pleurées quand elle mesurait près de trois mètres de haut.

« Je voudrais bien n'avoir pas tant pleuré, dit Alice tout en nageant de-ci de-là, en essayant de trouver un chemin pour sortir. Je vais en être punie sans doute, en me noyant dans mes propres larmes. Ce sera à coup sûr une chose très bizarre ! Du reste, tout est bizarre aujourd'hui. »

Au même instant elle entendit patauger dans la mare à quelques pas de là, et elle nagea de ce côté pour voir ce que c'était. Elle pensa d'abord que ce devait être un morse ou un hippopotame ; puis elle se rappela combien elle était petite à présent, et découvrit bientôt que c'était tout simplement une souris qui, comme elle, avait glissé dans la mare.

« Si j'adressais la parole à cette souris ? Tout est si extraordinaire ici qu'il se pourrait bien qu'elle sût parler : dans tous les cas, il n'y a pas de mal à essayer. »

Elle commença donc :

« Ô Souris, savez-vous comment on pourrait sortir de cette mare ? Je suis bien fatiguée de nager, Ô Souris ! »

- Alice pensait que c'était là la bonne manière d'interpeller une souris. Pareille chose ne lui était jamais arrivée, mais elle se rappelait avoir vu dans le livre de grammaire de son frère : ' La souris. De la souris. À la souris. Ô souris' –.

La Souris la regarda d'un air inquisiteur ; Alice crut même la voir cligner un de ses petits yeux, mais elle ne dit mot.

« Peut-être ne comprend-elle pas notre langue, pensa Alice ; c'est sans doute une souris anglaise, qui vient juste de débarquer, avec Guillaume le Conquérant. » – Tout ce qu'Alice connaissait en histoire ne lui donnait pas des repères très clairs sur l'époque durant laquelle les choses s'étaient déroulées –.

« Je vais essayer de lui parler en anglais : Where is my cat ? ». C'étaient là les premiers mots de son manuel d'anglais. La Souris fit un bond hors de l'eau, et parut trembler de tous ses membres.

« Oh ! Mille excuses ! s'écria vivement Alice, qui craignait d'avoir fait de la peine au pauvre animal. J'oubliais que vous n'aimez pas les chats.

— Aimer les chats ?! cria la Souris d'une voix perçante et emportée. Et vous, les aimeriez-vous si vous étiez à ma place ?

— Non, sans doute pas, dit Alice d'une voix caressante, pour l'apaiser. Ne vous fâchez pas. Pourtant, je voudrais bien vous montrer Dinah, notre chatte. Oh ! Si vous pouviez seulement la voir, je suis sûre que vous vous prendriez d'affection pour les chats. Dinah est si douce et si gentille.

Tout en nageant nonchalamment dans la mare et parlant à moitié toute seule, à moitié à la Souris, Alice continua :

— Elle se tient si gentiment auprès de la cheminée, à ronronner, à se lécher les pattes, et à se débarbouiller ; son poil est si doux à caresser ; et comme elle attrape bien les souris ! Oh ! Pardon ! dit encore Alice, car cette fois le poil de la Souris s'était tout hérissé, et on voyait bien qu'elle était fâchée tout de bon.

— Nous n'en parlerons plus si cela vous fait de la peine.

— Nous ! Dites plutôt : *vous* ! s'écria la Souris, en tremblant de la tête à la queue. Comme si *moi*, je parlais jamais de pareilles choses ! Dans notre famille, on a toujours détesté les chats : de méchantes et vulgaires créatures ! Que je ne vous entende plus en parler !

— Je ne le ferai plus ! répondit Alice, qui avait hâte de changer de conversation. Est-ce que… est-ce que vous aimez les chiens ?

La Souris ne répondit pas, et Alice dit vivement :

— Il y a, tout près de chez nous, un petit chien bien mignon que je voudrais vous montrer ! C'est un petit terrier aux yeux vifs, avec de longs poils bruns frisés ! Il rapporte très bien ; il se tient sur ses deux pattes de derrière, et fait le beau pour avoir à manger. Enfin, il fait tant de tours que j'en oublie plus de la moitié ! Il appartient à un fermier qui ne le donnerait pas pour mille francs, tant il lui est utile ; il tue tous les rats et aussi… Oh ! reprit Alice d'un ton chagrin, voilà que je vous ai encore offensée ! »

En effet, la Souris s'éloignait en nageant de toutes ses forces, si bien que l'eau de la mare en était tout agitée.

Alice la rappela doucement :

« Ma petite Souris ! Revenez, je vous en prie, nous ne parlerons plus ni de chiens ni de chats, puisque vous ne les aimez pas ! »

À ces mots, la Souris fit volte-face, et se rapprocha tout doucement ; elle était toute pâle – de colère, pensait Alice –. La Souris dit d'une voix basse et tremblante :

« Gagnons la rive, je vous raconterai mon histoire, et vous verrez pourquoi je hais les chats et les chiens. »

Il était grand temps de s'en aller, car la mare se couvrait d'oiseaux, et de toutes sortes d'animaux qui y étaient tombés. Il y avait là un Canard, un Dodo, un Perroquet, un Aiglon, et d'autres bêtes extraordinaires. Alice prit les devants, et toute la troupe nagea vers la rive.

CHAPITRE III - La course cocasse

Ils formaient une assemblée bien grotesque, ces êtres singuliers réunis sur le bord de la mare ; les uns avaient leurs plumes tout en désordre, les autres le poil plaqué contre le corps. Tous étaient trempés, de mauvaise humeur, et fort mal à l'aise.

« Comment faire pour nous sécher ? » ce fut la première question, cela va sans dire. Au bout de quelques instants, il sembla tout naturel à Alice de causer familièrement avec ces animaux, comme si elle les connaissait depuis sa naissance. Elle eut même une longue dispute avec le Perroquet, qui finit par bouder, en se contentant de dire : « Je suis plus âgé que vous, et je dois par conséquent en savoir plus long. » Alice ne voulut pas accepter cette conclusion avant de savoir l'âge du Perroquet, et comme celui-ci refusa tout net de le lui dire, cela mit un terme au débat.

Enfin la Souris, qui paraissait avoir un certain ascendant sur les autres, leur cria :

« Asseyez-vous tous, et écoutez-moi ! Je vais bientôt vous permettre de sécher, croyez-moi ! »

Vite, tout le monde s'assit en rond autour de la Souris, sur qui Alice tenait les yeux fixés avec inquiétude, persuadée d'attraper un vilain rhume si elle ne séchait pas bientôt.

« Hum ! fit la Souris d'un air d'importance ; êtes-vous prêts ? Voici la chose la plus aride que je connaisse. Silence dans le cercle, je vous prie !

Je commence : Guillaume le Conquérant, dont la cause avait le soutien du pape, reçut bientôt la soumission des Anglais, qui étaient en manque de chefs, et avaient récemment commencé à s'accoutumer aux usurpations et aux conquêtes. Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie…

— Brrr, fit le Perroquet, qui grelottait.

— Pardon ? demanda la Souris en fronçant le sourcil, mais fort poliment, qu'avez-vous dit ?

— Moi ?! Rien, répliqua vivement le Perroquet.

— Ah ! Je croyais, dit la Souris. Je continue. Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie, se déclarèrent en sa faveur, et Stigand, l'archevêque patriote de Canterbury, trouva cela…

— Trouva *quoi* ? dit le Canard.

— Il trouva *cela*, répondit la Souris avec impatience. Assurément vous savez ce que 'cela' veut dire.

— Je sais parfaitement ce que '*cela*' veut dire ; par exemple : quand *moi* je trouve *cela, 'cela'* veut dire un ver ou une grenouille, ajouta le Canard. Mais il s'agit de savoir ce que l'archevêque trouva.

La Souris, sans prendre garde à cette question, se hâta de continuer.

— L'archevêque trouva cela de bonne politique d'aller avec Edgar Atheling à la rencontre de Guillaume, pour lui offrir la couronne. Guillaume, d'abord, fut bon prince ; mais l'insolence des vassaux normands… Eh bien, comment cela va-t-il, mon enfant ? ajouta-t-elle, en se tournant vers Alice.

— Toujours aussi mouillée, dit Alice tristement. Cela ne semble pas du tout me sécher.

— Dans ce cas, dit solennellement le Dodo, en se dressant sur ses pattes, je propose l'ajournement de cette réunion, et l'adoption immédiate de mesures plus énergiques.

— Parlez français ! dit l'Aiglon ; je ne comprends pas la moitié de ces grands mots, et, qui plus est, je ne crois pas que vous les compreniez vous-même.

L'Aiglon baissa la tête pour cacher un sourire, et quelques-uns des autres oiseaux ricanèrent tout haut.

— J'allais proposer, répondit le Dodo d'un ton vexé, une course cocasse ; c'est ce que nous pouvons faire de mieux pour nous sécher.

— Qu'est-ce qu'une course cocasse ? » demanda Alice ; non qu'elle tînt beaucoup à le savoir, mais le Dodo avait fait une pause comme s'il s'attendait à être questionné par *quelqu'un*, et personne ne semblait disposé à prendre la parole.

— La meilleure manière de l'expliquer, dit le Dodo, c'est d'en faire une. »

– Et comme vous pourriez bien, un de ces jours d'hiver, avoir envie de faire de même, je vais vous dire comment le Dodo s'y prit. -

D'abord il traça un terrain de course, une espèce de cercle. – « Du reste, disait-il, la forme exacte n'a aucune importance » –, et les coureurs furent placés indifféremment çà et là sur le terrain. Personne ne cria : « Un, deux, trois, partez ! », mais chacun se mit à courir et s'arrêta quand il voulut, de sorte qu'il n'était pas aisé de savoir quand la course était terminée. Cependant, au bout d'une demi-heure, tout le monde étant sec, le Dodo cria tout à coup : « La course est finie ! », et tous, haletants, entourèrent le Dodo en lui demandant : « Qui a gagné ? »

Cette question donna bien à réfléchir au Dodo ; il resta longtemps assis, un doigt appuyé sur le front – pose ordinaire de Shakespeare dans ses portraits – ; tandis que les autres attendaient en silence. Enfin le Dodo dit :

« Tout le monde a gagné, et tout le monde doit recevoir un prix.

— Mais qui va donner ces prix ? demandèrent-ils tous à la fois.

— *Elle*, cela va sans dire, répondit le Dodo, en montrant Alice du doigt ; et toute la troupe l'entoura aussitôt en criant confusément :

— Les prix ! Les prix ! »

Alice ne savait que faire ; pour se tirer d'embarras, elle mit la main dans sa poche et en tira une boîte de dragées – heureusement l'eau salée n'y avait pas pénétré –, puis en donna une à chacun en guise de prix ; il y en eut juste assez pour faire le tour.

« Mais il faut aussi *qu'elle aussi* ait un prix, elle, dit la Souris.

— Bien entendu, reprit le Dodo gravement. Avez-vous encore quelque chose dans votre poche ? continua-t-il en se tournant vers Alice.

— Seulement un dé à coudre, dit Alice tristement.

— Passez le moi, dit le Dodo. Tous se groupèrent à nouveau autour d'Alice, tandis que le Dodo lui présentait solennellement le dé en disant :

— Nous vous prions d'accepter ce superbe dé. »

Lorsqu'il eut fini ce petit discours, tout le monde applaudit.

Alice trouvait tout cela bien ridicule, mais les autres avaient l'air si grave, qu'elle n'osait pas rire ; aucune réponse ne lui venant à l'esprit, elle se contenta de faire la révérence, et prit le dé, de son air le plus sérieux.

Il n'y avait plus maintenant qu'à manger les dragées ; ce qui ne se fit pas sans un peu de bruit et de désordre, car les gros oiseaux se plaignirent de n'y trouver aucun goût, et il fallut taper dans le dos des petits qui étranglaient. Enfin tout rentra dans le calme. On s'assit en rond autour de la Souris, et on la pria de raconter encore quelque chose.

« Vous m'avez promis de me raconter votre histoire, dit Alice, et de m'expliquer pourquoi vous détestez… les 'ch…' et les 'ch…', ajouta-t-elle dans un murmure, craignant encore de déplaire.

La Souris, se tournant vers Alice, soupira et lui dit :

« Mon histoire sera longue et traînante.

— Tiens ! Tout comme votre queue », dit Alice, frappée de la ressemblance, et regardant avec étonnement la queue de la Souris tandis que celle-ci parlait. Les idées d'histoire et de queue longue et traînante se brouillaient dans l'esprit d'Alice, à peu près de cette façon :

« Fury dit à
une Souris, qu'il
rencontra
dans le
logis :
'Je crois
le moment
fort propice
de te faire
aller en justice.
Je ne
doute pas

du succès
que doit
avoir
notre procès.
Vite, allons,
commençons
l'affaire.
Ce matin,
je n'ai rien
à faire.'
La Souris
dit à
Fury :
'Sans juge
et sans
jurés,
trop bon !'
Mais
Fury
plein de
malice
dit :
'C'est moi
qui suis
la justice,
et que
tu aies
raison
ou tort,
je vais te
condamner
à mort.'

— Vous ne m'écoutez pas, dit la Souris à Alice d'un air sévère. À quoi pensez-vous donc ?

— Pardon, dit Alice humblement. Vous en étiez à la cinquième péripétie, il me semble ?

— Pas du tout ! dit la Souris d'un ton sec. Je n'avais même pas encore atteint le nœud de mon intrigue !

— Un nœud ? dit Alice, toujours prête à rendre service, et jetant des regards anxieux autour d'elle. Oh ! Permettez-moi de vous aider à le défaire !

— On n'a pas besoin de vous, dit la Souris. C'est m'insulter que de dire de pareilles sottises. Puis elle se leva pour s'en aller.

— Je n'avais pas l'intention de vous offenser, dit Alice d'une voix conciliante. Mais franchement vous êtes bien susceptible.

La Souris grommela quelque chose entre ses dents et s'éloigna.

— Revenez, je vous en prie, et finissez votre histoire ! lui cria Alice.

Et tous les autres se joignirent en chœur :

— Oui, s'il vous plaît !

Mais la Souris secouant la tête, ne s'en alla que plus vite.

— Quel dommage qu'elle ne soit pas restée ! dit en soupirant le Perroquet, sitôt que la Souris eut disparu.

Un vieux crabe, profitant de l'occasion, dit à son fils :

— Mon enfant, que cela vous serve de leçon, et vous apprenne à ne jamais vous emporter !

— Taisez-vous donc, papa, dit le jeune crabe d'un ton aigre. Vous feriez perdre patience à une huître.

— Ah ! Si Dinah était ici, dit Alice tout haut, sans s'adresser à personne en particulier. C'est *elle* qui l'aurait bientôt ramenée.

— Et qui est Dinah, s'il n'y a pas d'indiscrétion à le demander ? dit le Perroquet.

Alice répondit avec empressement, car elle était toujours prête à parler de son animal de compagnie :

— Dinah, c'est notre chatte. Si vous saviez comme elle attrape bien les souris ! Et si vous la voyiez courir après les oiseaux ; aussitôt vus, aussitôt croqués. »

Ces paroles produisirent un effet singulier sur l'assemblée. Quelques oiseaux s'enfuirent aussitôt ; une vieille pie s'enveloppant avec soin murmura : « Il faut vraiment que je rentre chez moi, l'air du soir ne vaut rien pour ma gorge ! » Et un canari cria à ses petits d'une voix tremblante : « Venez, mes enfants ; il est grand temps que vous vous mettiez au lit ! »

Enfin, sous un prétexte ou sous un autre, chacun s'esquiva, et Alice se trouva bientôt seule.

« Je voudrais bien n'avoir pas parlé de Dinah, se dit-elle tristement. Personne ne l'aime ici, et pourtant c'est la meilleure chatte du monde ! Oh ! Chère Dinah, je me demande si je te reverrai un jour. » Ici la pauvre Alice se reprit à pleurer ; elle se sentait seule, triste, et abattue.

Au bout de quelque temps elle entendit au loin un petit bruit de pas ; elle s'empressa de regarder, espérant que la Souris avait changé d'idée et revenait finir son histoire.

CHAPITRE IV - Le Lapin envoie le petit Bill.

C'était le Lapin Blanc qui revenait en trottinant, et qui cherchait de tous côtés, d'un air inquiet, comme s'il avait perdu quelque chose ; Alice l'entendit qui murmurait tout seul :

« La Duchesse ! La Duchesse ! Oh ! Mes pauvres pattes ; oh ! Ma robe et mes moustaches ! Elle me fera guillotiner aussi vrai que des furets sont des furets ! Où pourrais-je bien les avoir perdus ? »

Alice devina tout de suite qu'il cherchait l'éventail et la paire de gants de chevreau blancs, et, comme elle avait bon cœur, elle se mit à les chercher aussi ; mais pas moyen de les trouver. Du reste, depuis son bain dans la mare aux larmes, tout était changé : la salle, la table de verre, et la petite porte avaient complètement disparu.

Bientôt le Lapin aperçut Alice qui furetait ; il lui cria d'un ton furieux :

« Eh bien ! Marianne, que faites-vous ici ? Courez vite à la maison me chercher une paire de gants et un éventail ! Allons, dépêchez-vous. »

Alice eut tellement peur qu'elle se mit aussitôt à courir dans la direction qu'il indiquait, sans chercher à lui expliquer qu'il se trompait.

« Il m'a pris pour sa bonne, se disait-elle en courant. Comme il sera étonné quand il saura qui je suis ! Mais je ferais bien de lui ramener ses gants et son éventail ; c'est-à-dire, si je les trouve. »

Ce disant, elle arriva en face d'une jolie petite maison, et vit sur la porte une plaque en cuivre étincelante, sur laquelle étaient gravés ces mots : « J. LAPIN » Elle monta l'escalier, entra sans frapper, tout en tremblant de rencontrer la vraie Marianne, et d'être mise à la porte avant d'avoir trouvé les gants et l'éventail.

« Que c'est drôle, se dit Alice, de faire des commissions pour un lapin ! Bientôt ce sera Dinah qui m'enverra en commission. »

Elle se prit alors à imaginer comment les choses se passeraient.

« ‘Mademoiselle Alice, venez ici tout de suite vous préparer pour votre promenade.

— J’arrive à l’instant ! Il faut d’abord que je surveille ce trou jusqu’au retour de Dinah, au cas où la souris en sortirait.’ Mais je ne pense pas, continua Alice, qu’on garderait Dinah à la maison si elle se mettait dans la tête de commander comme cela à tout le monde. »

Alice était à présent entrée dans une petite chambre bien rangée, et, comme elle s’y attendait, sur une petite table dans l’embrasure de la fenêtre, elle vit un éventail et deux ou trois paires de petits gants de chevreau. Elle en prit une paire, ainsi que l’éventail, et allait quitter la chambre lorsqu’elle aperçut, près du miroir, une petite bouteille. Cette fois il n’y avait pas l’inscription « BUVEZ-MOI », ce qui n’empêcha pas Alice de la déboucher et de la porter à ses lèvres.

« Il m’arrive toujours quelque chose d’intéressant, se dit-elle, lorsque je mange ou que je bois. Je vais voir un peu l’effet de cette bouteille. J’espère bien qu’elle me fera grandir à nouveau, car je suis vraiment fatiguée de n’être qu’une si petite chose ! »

C’est ce qui arriva en effet, et bien plus tôt qu’elle ne s’y attendait. Elle n’avait pas bu la moitié de la bouteille, que sa tête touchait au plafond, et qu’elle fut forcée de se baisser pour ne pas se casser le cou. Elle remit bien vite la bouteille sur la table en se disant : « En voilà assez ; j’espère ne pas grandir davantage. Je ne puis déjà plus passer par la porte. Oh ! Je voudrais bien n’avoir pas tant bu ! »

Hélas ! Il était trop tard ; elle grandissait, grandissait, et dut bientôt se mettre à genoux sur le plancher. Mais un instant après, il n’y avait même plus assez de place pour rester dans cette position, et elle essaya de se tenir étendue par terre, un coude contre la porte et l’autre bras passé autour de sa tête. Cependant, comme elle grandissait toujours, elle fut obligée, comme dernière ressource, de laisser pendre un de ses bras par la fenêtre et d’enfoncer un pied dans la cheminée en disant : « À présent c’est tout ce que je peux faire, quoi qu’il arrive. Que vais-je devenir ? »

Heureusement pour Alice, la petite bouteille magique avait alors produit tout son effet, et elle cessa de grandir. Cependant sa position était bien gênante, et comme il ne semblait pas y avoir la moindre chance qu'elle puisse jamais sortir de cette chambre, il n'y a pas à s'étonner qu'elle se trouvât bien malheureuse.

« C'était bien plus agréable chez nous, pensa la pauvre enfant. Là du moins, je ne passais pas mon temps à grandir et à rapetisser, et je n'étais pas la domestique des lapins et des souris. J'aimerais presque n'être jamais descendue dans ce terrier ; et pourtant c'est assez drôle cette manière de vivre ! Je suis curieuse de savoir ce qui m'est arrivé. Autrefois, quand je lisais des contes de fées, je m'imaginais que rien de tout cela ne pouvait exister, et maintenant me voilà en pleine féerie. On devrait faire un livre sur mes aventures ; il y aurait de quoi ! Quand je serai grande j'en écrirai un. – Mais je suis déjà bien grande ! dit-elle tristement –. Dans tous les cas, il n'y a plus de place ici pour grandir davantage.

Mais alors, pensa Alice, est-ce-que je ne serai *jamais* plus vieille que je ne le suis maintenant ? D'un côté cela aura des avantages : ne jamais être une vieille femme. Mais d'un autre côté : avoir toujours des leçons à apprendre ! Oh, je n'aimerais pas cela du tout.

Oh ! Alice, petite folle, se répondit-elle. Comment pourriez-vous apprendre des leçons ici ? Il y a à peine de la place pour vous, et il n'y en a pas du tout pour le moindre livre de leçons. »

Et elle continua ainsi, faisant tantôt les questions, et tantôt les réponses, et établissant sur ce sujet toute une conversation ; mais au bout de quelques instants elle entendit une voix au dehors, et s'arrêta pour écouter.

« Marianne ! Marianne ! criait la voix ; allez chercher mes gants tout de suite ! » Puis Alice entendit des piétinements dans l'escalier. Elle savait que c'était le Lapin qui la cherchait ; elle trembla si fort qu'elle en ébranla la maison, oubliant qu'à présent, elle était mille fois plus grande que le Lapin, et n'avait rien à craindre de lui.

Le Lapin, arrivé à la porte, essaya de l'ouvrir ; mais, comme elle s'ouvrait en dedans, et que le coude d'Alice était fortement appuyé contre, la tentative fut un

échec. Alice entendit le Lapin qui murmurait tout seul : « C'est bon, je vais faire le tour et j'entrerai par la fenêtre. »

« Sûrement pas ! » pensa Alice. Elle attendit un peu ; puis, quand elle crut que le Lapin était sous la fenêtre, elle étendit le bras tout à coup pour le saisir ; elle n'attrapa que du vent. Mais elle entendit un petit cri, puis le bruit d'une chute et de vitres cassées – ce qui lui fit penser que le Lapin était tombé sur les châssis de quelque serre à concombres –. Puis une voix – celle du Lapin – dit d'un ton furieux :

« Pat ! Pat ! Où es-tu ?

Une voix qu'elle ne connaissait pas répondit :

— Me v'là, not' maître ! J'bêchons la terre pour trouver des pommes !

— Pour trouver des pommes, c'est cela ! dit le Lapin très en colère. Viens m'aider à me sortir de là. – Nouveau bruit de vitres cassées. -

— Dis-moi un peu, Pat, qu'est-ce qu'il y a là, à la fenêtre ?

— Ça, not' maître, c'est un bras.

— Un bras, imbécile ! Qui a jamais vu un bras de cette dimension ? Il bouche toute la fenêtre.

— Bien sûr, not' maître, mais c'est un bras tout de même.

— Dans tous les cas, il n'a rien à faire ici. Enlève-moi ça bien vite. »

Il se fit un long silence, et Alice n'entendait plus que des chuchotements de temps à autre, comme :

« Maître, j'aime pas ça du tout, du tout.

— Fais ce que je te dis, gros lâche ! »

Alice finit par étendre le bras de nouveau, comme pour agripper quelque chose ; cette fois il y eut deux petits cris et encore un bruit de vitres cassées. « Que de châssis il doit y avoir là ! pensa Alice. Je me demande ce qu'ils vont faire à présent. Quant à me retirer par la fenêtre, j'aimerais bien qu'ils y parviennent, car je n'ai pas la moindre envie de rester ici plus longtemps ! »

Il se fit quelques instants de silence. À la fin, Alice entendit un bruit de petites roues, puis le son d'un grand nombre de voix ; elle distingua ces mots :

« Où est l'autre échelle ?

— Je ne pouvais en apporter qu'une ; c'est Bill qui a l'autre.

— Allons, Bill, apporte ici, mon garçon ! Dressez-les là au coin. Non, attachez-les d'abord l'une au bout de l'autre. Elles ne vont pas encore moitié assez haut. Ça fera l'affaire ; ne soyez pas si difficile. Tiens, Bill, attrape ce bout de corde. Le toit supportera ? Attention à cette tuile qui ne tient pas. Bon ! La voilà qui dégringole. Baissez la tête ! – Il se fit un grand fracas – Qui a fait cela ?

— Je crois bien que c'est Bill.

— Qui va descendre par la cheminée ?

— Pas moi, bien sûr ! Allez-y, *vous*.

— Non pas, vraiment. C'est à vous, Bill, de descendre.

— Ho hé, Bill ! Not' maître dit qu'il faut que tu descendes par la cheminée !

— Ah ! se dit Alice, c'est donc Bill qui va descendre. Tout retombe sur le dos de Bill. Je ne voudrais pas être à sa place pour rien au monde. Ce foyer est bien étroit, mais je crois bien que je pourrais tout de même lui lancer un coup de pied. »

Elle retira son pied aussi bas que possible, et ne bougea plus jusqu'à ce qu'elle entendît le bruit d'un petit animal – elle ne pouvait deviner de quelle espèce –, qui grattait et cherchait à descendre dans la cheminée, juste au-dessus d'elle ; alors se disant : « Voilà certainement Bill », elle lança un bon coup de pied, et attendit de voir ce qui allait arriver.

La première chose qu'elle entendit fut un cri général de : « Tiens, revoilà Bill ! » Puis la voix du Lapin, qui criait : « Attrapez-le, vous là-bas, près de la haie ! » Puis un long silence ; ensuite un mélange confus de voix : « Soutenez-lui la tête. De l'eau-de-vie maintenant. Laissez-le respirer. Comment ça va, vieux camarade ? Que t'est-il arrivé ? Raconte-nous ça ! »

Enfin une petite voix faible et flûtée se fit entendre. – « C'est la voix de Bill » pensa Alice –. « Je n'en sais vraiment rien. Merci, c'est assez ; je me sens mieux

maintenant ; mais je suis encore trop bouleversé pour vous parler. Tout ce que je sais, c'est que j'ai été poussé comme par un ressort, et que je suis parti en l'air comme une fusée.

— Ça, c'est bien vrai, vieux camarade, disaient les autres.

— Il faut mettre le feu à la maison, dit le Lapin.

Alors Alice cria de toutes ses forces :

— Si vous osez faire cela, j'envoie Dinah à votre poursuite. »

Il se fit tout à coup un silence de mort. « Que vont-ils faire à présent ? pensa Alice. S'ils avaient un peu d'esprit, ils enlèveraient le toit. » Quelques minutes après, les allées et venues recommencèrent, et Alice entendit le Lapin, qui disait : « Une brouettée d'abord, ça suffira. »

« Une brouettée de quoi ? » pensa Alice. Il ne lui resta bientôt plus de doute, car, un instant après, une grêle de petits cailloux vint s'abattre contre la fenêtre, et quelques-uns même l'atteignirent au visage. « Je vais bientôt mettre fin à cela », se dit-elle ; puis elle cria : « Vous ferez bien de ne pas recommencer. » Ce qui produisit encore un profond silence.

Soutenez-lui la tête. De l'eau-de-vie maintenant. Laissez-le respirer.

Alice remarqua, avec quelque surprise, qu'en tombant sur le plancher les cailloux se changeaient en petits gâteaux, et une brillante idée lui traversa l'esprit. « Si je mange un de ces gâteaux, pensa-t-elle, cela ne manquera pas de me faire changer de taille ; or, je ne puis plus grandir, c'est impossible, donc je rapetisserai ! »

Elle avala un des gâteaux, et s'aperçut avec joie qu'elle rapetissait rapidement. Aussitôt qu'elle fut assez petite pour passer par la porte, elle s'échappa de la maison, et trouva toute une foule d'oiseaux et autres petits animaux qui attendaient dehors. Le pauvre petit lézard, Bill, était au milieu d'eux, soutenu par des cochons d'Inde, qui le faisaient boire à une bouteille. Tous se précipitèrent sur Alice aussitôt qu'elle parut ; mais elle se mit à courir de toutes ses forces, et se trouva bientôt en sûreté dans un bois touffu.

« La première chose que j'ai à faire, dit Alice en errant çà et là dans les bois, c'est de revenir à ma véritable taille ; la seconde, de chercher un chemin qui me conduise dans ce ravissant jardin. C'est là, je crois, ce que j'ai de mieux à faire ! »

En effet c'était un plan de campagne excellent, très simple et très habilement combiné. Le seul problème, c'est qu'elle n'avait pas la plus petite idée de comment s'y prendre pour l'exécuter. Tandis qu'elle jetait un coup d'œil inquiet à travers les arbres, un petit aboiement sec, juste au-dessus de sa tête, lui fit tout à coup lever les yeux.

Un énorme chiot la regardait avec de grands yeux ronds, et étendait timidement la patte pour essayer de la toucher. « Pauvre petit ! » dit Alice d'une voix caressante, en essayant de toutes ses forces de siffler à son intention. Elle avait une peur terrible cependant, car elle pensait qu'il pouvait bien avoir faim, et que dans ce cas il était probable qu'il la mangerait, en dépit de toutes ses câlineries.

Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle ramassa une petite baguette et la présenta au petit chien, qui bondit des quatre pattes à la fois, aboyant de joie, et se jetant sur le bâton comme pour jouer avec. Alice passa de l'autre côté d'un gros chardon pour n'être pas foulée aux pieds. Sitôt qu'elle reparut, le petit chien se précipita de nouveau sur le bâton, et, dans son empressement de le saisir, buta et fit

une cabriole. Mais Alice, trouvant que cela ressemblait beaucoup à jouer avec un cheval de trait, et craignant à chaque instant d'être écrasée par le chien, se remit à tourner autour du chardon. Alors le petit chien fit une série d'attaques contre le bâton. Il avançait un peu chaque fois, puis reculait bien loin en faisant des aboiements rauques ; puis enfin il se coucha à une grande distance de là, tout haletant, la langue pendante, et ses grands yeux à moitié fermés.

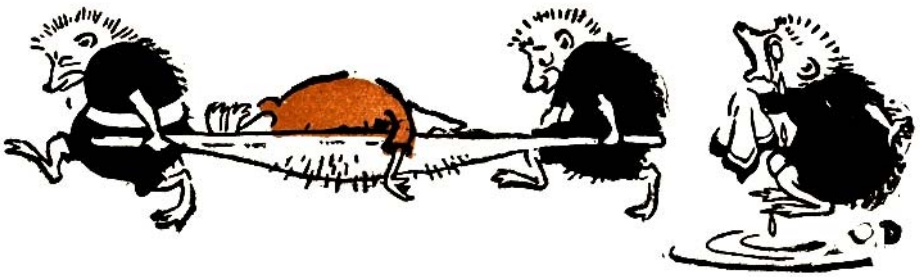
Alice jugea que le moment était venu de s'échapper. Elle prit sa course aussitôt, et ne s'arrêta que lorsqu'elle se sentit fatiguée et hors d'haleine, et qu'elle n'entendit plus que faiblement, dans le lointain, les aboiements du petit chien.

« C'était pourtant un bien joli petit chien, se dit Alice, tout en s'appuyant contre un bouton d'or pour se reposer, et en s'éventant avec une des feuilles. Je lui aurais volontiers enseigné tout plein de jolis tours si,… si j'avais été assez grande pour cela ! Oh ! Mais j'oubliais qu'il me faut encore grandir ! Voyons. Comment faire ? Je devrais sans doute boire ou manger quelque chose ; mais quoi ? Voilà toute la question. »

En effet, toute la question était bien de savoir quoi ? Alice regarda tout autour d'elle les fleurs et les brins d'herbes ; mais elle ne vit rien qui lui parût bon à boire ou à manger dans les circonstances présentes.

Près d'elle poussait un gros champignon, à peu près aussi haut qu'elle. Lorsqu'elle l'eut examiné par-dessous, d'un côté et de l'autre, par-devant et par-derrière, l'idée lui vint qu'elle ferait bien de regarder ce qu'il y avait dessus.

Elle se dressa sur la pointe des pieds, et, glissant les yeux par-dessus le bord du champignon, ses regards rencontrèrent ceux d'une grosse chenille, assise au sommet, les bras croisés, fumant tranquillement un long narguilé, sans accorder la moindre attention ni à elle, ni à quoi que ce soit d'autre.



CHAPITRE V - Conseils d'une chenille

La Chenille et Alice se regardèrent mutuellement un instant en silence. Enfin la Chenille sortit le narguilé de sa bouche, et lui adressa la parole d'une voix endormie et traînante :

« Qui êtes-vous ? » dit la Chenille. Ce n'était pas là une manière encourageante d'entamer la conversation. Alice répondit, un peu timidement :

« Je,…je le sais à peine moi-même en ce moment. Je sais bien *qui j'étais* en me levant ce matin, mais je crois avoir changé plusieurs fois depuis.

— Qu'entendez-vous par là ? dit la Chenille d'un ton sévère. Expliquez-vous.

— Je crains bien de ne pouvoir pas *m*'expliquer, dit Alice, car, voyez-vous, je ne suis plus moi-même.

— Je ne vois pas du tout, répondit la Chenille.

— J'ai bien peur de ne pouvoir pas dire les choses plus clairement, répliqua Alice fort poliment ; car d'abord je n'y comprends rien *moi-même*. Et ensuite, grandir et rapetisser si souvent en une seule journée, cela embrouille un peu les idées.

— Absolument pas, dit la Chenille.

— Peut-être ne vous en êtes-vous pas encore aperçue, dit Alice. Mais quand vous deviendrez chrysalide, – car c'est ce qui vous arrivera, sachez-le bien –, et ensuite papillon, je crois bien que vous vous sentirez un peu bizarre, ne pensez-vous pas ?

— Pas le moins du monde, dit la Chenille.

— Vos sensations sont peut-être différentes des miennes, dit Alice. Tout ce que je sais, c'est que cela me semblerait très bizarre, à *moi*.

— À *vous* ! dit la Chenille d'un ton méprisant. Qui êtes-vous ? »

Cette question les ramena au début de la conversation.

Alice se sentait un peu irritée par les réponses si brèves de la Chenille. Elle se redressa de toute sa hauteur et répondit bien gravement :

— Je ne vois pas du tout, répondit la Chenille.

« Il me semble que vous devriez d'abord me dire qui vous êtes vous-même.

— Pourquoi cela ? » dit la Chenille.

C'était encore là une question bien embarrassante ; et comme Alice ne trouvait pas de bonne raison à donner, et que la Chenille avait l'air de très mauvaise humeur, Alice lui tourna le dos et s'éloigna.

« Revenez, lui cria la Chenille. J'ai quelque chose d'important à vous dire !

L'invitation était engageante assurément ; Alice revint sur ses pas.

— Restez calme, dit la Chenille.

— Est-ce tout ? dit Alice, cherchant à retenir sa colère.

— Non » répondit la Chenille.

Alice pensa qu'elle ferait tout aussi bien d'attendre, et qu'après tout la Chenille lui dirait peut-être quelque chose d'intéressant. La Chenille continua de fumer pendant quelques minutes sans rien dire. Puis, retirant enfin la pipe de sa bouche, elle décroisa ses bras tout en disant :

« Ainsi vous pensez avoir changé, n'est-ce-pas ?

— Je le crains, dit Alice. Je ne peux plus me souvenir des choses comme autrefois, et je ne reste pas dix minutes d'affilée de la même grandeur !

— De quoi est-ce que vous ne pouvez pas vous souvenir ? dit la Chenille.

— J'ai essayé de réciter la fable de Maître Corbeau, mais elle paraissait toute différente, répondit Alice d'une voix très mélancolique.

— Récitez : 'Vous êtes vieux, Père Guillaume', dit la Chenille.

Alice croisa les mains et commença :

'Vous êtes vieux, Père Guillaume.
Vous avez des cheveux tout gris…
La tête en bas ! Père Guillaume ;
À votre âge, c'est interdit !

— Étant jeune, pour ma cervelle
Je craignais fort, mon cher enfant ;

Je n'en ai plus une parcelle,
J'en suis bien certain maintenant.

— Vous êtes vieux, je vous l'ai dit,
Mais comment donc par cette porte,
Vous, dont le ventre est rebondi,
Cabriolez-vous de la sorte ?

— Étant jeune, mon cher enfant,
J'avais chaque jointure bonne ;
Je me frottais de cet onguent ;
Si vous payez, je vous en donne.

— Vous êtes vieux, et vous mangez
Les os comme de la bouillie ;
Et jamais rien ne me laissez.
Comment faites-vous, je vous prie ?

— Étant jeune, je disputais
Tous les jours avec votre mère ;
C'est ainsi que je me suis fait
Un si puissant os maxillaire.

— Vous êtes vieux, par quelle adresse
Tenez-vous debout sur le nez
Une anguille, qui se redresse,
Droite comme un I quand vous sifflez ?

— Cette question est trop sotte !

Cessez de jacasser ainsi,

Ou je vais, du bout de ma botte,

Vous envoyer bien loin d'ici.'

— Ce n'est pas cela, dit la Chenille.

— Pas tout à fait, je le crains, dit Alice timidement. Certains mots ont été changés.

— Tout est faux, du début à la fin ! dit la Chenille d'un ton décidé ; et il se fit un silence de quelques minutes. La Chenille fut la première à reprendre la parole.

— Combien voulez-vous mesurer ? demanda-t-elle.

— Oh ! Je ne suis pas difficile quant à la taille, reprit vivement Alice. Mais vous comprenez bien que personne n'aime en changer si souvent.

— Je ne comprends *pas* du tout, dit la Chenille.

Alice se tut ; elle n'avait jamais de sa vie été si souvent contredite, et elle sentait qu'elle allait perdre patience.

— Êtes-vous satisfaite maintenant ? dit la Chenille.

— J'aimerais bien être un petit peu plus grande, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit Alice. Huit centimètres de haut, c'est une taille si misérable !

— C'est de fait, une très bonne taille ! dit la Chenille en colère, se dressant de toute sa hauteur. – Elle mesurait tout juste huit centimètres –.

— Mais je n'y suis pas habituée, répliqua Alice d'un ton piteux, pensant en elle-même : 'Je voudrais bien que ces créatures-là ne soient pas si susceptibles.'

— Vous finirez par vous y habituer » dit la Chenille. Elle remit la pipe à sa bouche, et fuma de plus belle.

Cette fois, Alice attendit patiemment qu'elle se décidât à parler. Au bout de deux ou trois minutes, la Chenille sortit le narguilé de sa bouche, bâilla une ou deux fois et se secoua ; puis elle descendit du champignon, glissa dans le gazon, et dit tout simplement en s'en allant :

« Un côté vous fera grandir, et l'autre vous fera rapetisser.

— Un côté de quoi, l'autre côté de quoi ? pensa Alice.

— Du champignon » dit la Chenille, comme si Alice avait parlé tout haut. Et en un instant, elle avait disparu.

Alice contempla un moment le champignon d'un air pensif, essayant de déterminer quels en étaient les côtés ; et comme le champignon était parfaitement rond, elle trouva la question fort difficile. Enfin elle étendit ses bras tout autour, en les allongeant autant que possible, et, de chaque main, enleva une petite partie du bord du champignon.

« Maintenant, lequel des deux ? se dit-elle, et elle grignota un peu du morceau de la main droite pour voir quel effet il produirait. Presque aussitôt, elle reçut un coup violent sous le menton : il venait de frapper contre son pied.

Cette brusque transformation lui fit très peur, mais elle comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, car elle rapetissait rapidement. Elle se mit donc bien vite à

manger un peu de l'autre morceau. Son menton était tellement serré contre son pied, qu'il y avait à peine assez de place pour qu'elle pût ouvrir la bouche. Elle y réussit enfin, et parvint à avaler une partie du morceau de la main gauche.

« Voilà enfin ma tête libre, dit Alice d'un ton joyeux, qui se changea bientôt en cris d'épouvante, quand elle s'aperçut de l'absence de ses épaules. Tout ce qu'elle pouvait voir en regardant en bas, c'était un cou, long à n'en plus finir, qui semblait se dresser comme une tige, du milieu d'un océan de verdure s'étendant bien loin au-dessous d'elle.

« Qu'est-ce que c'est que toute cette verdure ? dit Alice. Et où donc sont mes épaules ? Oh ! Mes pauvres mains ! Comment se fait-il que je ne puisse vous voir ? »

Tout en parlant, elle agitait les mains. Mais il n'en résulta qu'un petit mouvement au loin parmi les feuilles vertes.

Comme elle ne trouvait pas le moyen de porter ses mains à sa tête, elle tâcha de porter sa tête à ses mains, et s'aperçut avec joie que son cou se repliait avec aisance de tous côtés, comme un serpent. Elle venait de réussir à le plier en un gracieux zigzag, et allait plonger parmi les feuilles, qui étaient tout simplement le haut des arbres sous lesquels elle avait erré, quand un sifflement aigu la força à reculer promptement ; un gros pigeon venait de lui voler à la figure, et lui donnait de grands coups d'ailes.

« Serpent ! criait le Pigeon.

— Je ne suis pas un serpent, dit Alice, avec indignation. Laissez-moi tranquille.

— Serpent ! Je le répète, dit le Pigeon, mais d'un ton plus doux ; puis il continua avec une espèce de sanglot : j'ai essayé de toutes les façons, rien ne semble les satisfaire.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire, répondit Alice.

— J'ai essayé les racines d'arbres ; j'ai essayé les talus ; j'ai essayé les haies, continua le Pigeon sans faire attention à elle. Mais ces serpents ! Il n'y a pas moyen de les satisfaire. »

Alice était de plus en plus intriguée, mais elle pensa que ce n'était pas la peine de rien dire avant que le Pigeon eût fini de parler.

« C'est comme si je n'avais pas assez de mal à couver mes œufs, dit le Pigeon, il faut encore que je guette les serpents nuit et jour. Je n'ai pas fermé l'œil depuis trois semaines !

— Je suis désolée que vous ayez été tourmenté, dit Alice, qui commençait à comprendre.

— Au moment ou je venais de choisir l'arbre le plus haut de la forêt, continua le Pigeon en élevant la voix jusqu'à crier, au moment où je me figurais que j'allais en être enfin débarrassé, les voilà qui tombent du ciel en se tortillant ! Oh ! Vilain serpent !

— Mais je ne suis *pas* un serpent, dit Alice, je viens de vous le dire ! Je suis une… Je suis…

— Eh bien ! Qu'êtes-vous ! dit le Pigeon. Je vois bien que vous cherchez à inventer quelque chose.

— Je… je suis une petite fille, répondit Alice avec quelque hésitation, car elle se rappelait combien de changements elle avait subi ce jour-là.

— Voilà une histoire bien vraisemblable ! dit le Pigeon d'un air de profond mépris. J'ai vu bien des petites filles dans ma vie, mais je n'en ai *jamais* vu avec un cou comme cela. Non, non ; vous êtes un serpent ; il est inutile de le nier. Vous allez sans doute me dire que vous n'avez jamais mangé d'œufs.

— Si fait, j'ai mangé des œufs, dit Alice, qui ne savait pas mentir ; mais vous savez que les petites filles mangent des œufs aussi bien que les serpents.

— Je n'en crois rien, dit le Pigeon, mais s'il en est ainsi, c'est qu'elles sont une espèce de serpent ; c'est tout ce que j'ai à vous dire. »

Cette idée était si nouvelle pour Alice qu'elle resta muette pendant une ou deux minutes, ce qui donna au Pigeon le temps d'ajouter :

« Vous cherchez des œufs, ça j'en suis bien sûr, et alors que m'importe que vous soyez une petite fille ou un serpent ?

— Cela m'importe beaucoup à moi, dit Alice vivement ; mais je ne cherche pas d'œufs justement, et quand même j'en chercherais je ne voudrais pas des vôtres ; je ne les aime pas crus.

— Eh bien ! Allez-vous-en alors » dit le Pigeon d'un ton boudeur, en se remettant dans son nid. Alice se glissa parmi les arbres du mieux qu'elle put en se baissant, car son cou s'entortillait dans les branches, et à chaque instant il lui fallait s'arrêter et le désentortiller. Au bout de quelque temps, elle se rappela qu'elle tenait encore dans ses mains les morceaux de champignon, et elle se mit à l'œuvre avec grand soin, grignotant tantôt l'un, tantôt l'autre, et tantôt grandissant, tantôt rapetissant, jusqu'à ce qu'enfin elle parvint à se ramener à sa taille habituelle.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait été d'une taille raisonnable que cela lui parut d'abord tout drôle, mais elle finit par s'y accoutumer, et commença à se parler à elle-même, comme d'habitude.

« Allons, voilà maintenant la moitié de mon projet exécuté. Comme tous ces changements sont embarrassants ! Je ne suis jamais sûre de ce que je vais devenir d'une minute à l'autre. Toutefois, je suis redevenue de la bonne taille ; il me reste maintenant à pénétrer dans ce magnifique jardin. Comment faire ? »

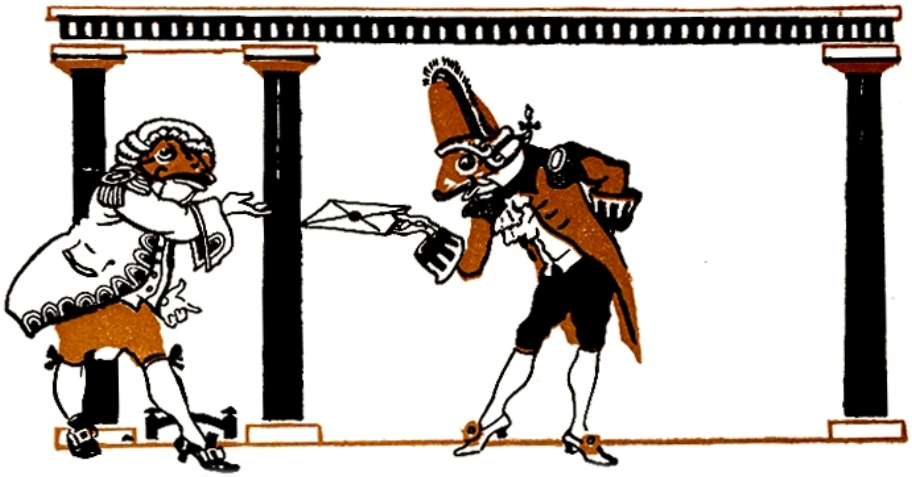
En disant ces mots elle arriva tout à coup à une clairière, où se trouvait une petite maison, d'environ un mètre vingt de hauteur.

« Quels que soient les gens qui demeurent là, pensa Alice, il ne serait pas raisonnable de se présenter à eux grande comme je suis. Ils deviendraient fous de terreur. »

Elle se mit de nouveau à grignoter le morceau qu'elle tenait dans sa main droite, et ne s'aventura pas près de la maison avant d'avoir réduit sa taille à vingt centimètres.

CHAPITRE VI - Porc et poivre

Alice resta une ou deux minutes à regarder à la porte : elle se demandait ce qu'il fallait faire, quand tout à coup un laquais en livrée sortit du bois en courant. – Elle le prit pour un laquais à cause de sa livrée ; sans cela, à n'en juger que par la figure, elle l'aurait pris pour un poisson –. Il frappa fortement avec son doigt à la porte. Elle fut ouverte par un autre laquais en livrée, qui avait la face toute ronde et de gros yeux comme une grenouille. Alice remarqua que les deux laquais avaient les cheveux poudrés et tout frisés. Elle se sentit piquée de curiosité, et, voulant savoir ce que tout cela signifiait, elle se glissa un peu en dehors du bois afin d'écouter.



Le Laquais-Poisson prit de dessous son bras une lettre énorme, presque aussi grande que lui, et la présenta au Laquais-Grenouille en disant d'un ton solennel :

« Pour Madame la Duchesse, une invitation de la part de la Reine, à une partie de croquet. »

Le Laquais-Grenouille répéta sur le même ton solennel, en changeant un peu l'ordre des mots :

« De la part de la Reine, une invitation pour Madame la Duchesse à une partie de croquet », puis tous deux se firent un profond salut et les boucles de leurs chevelures s'entremêlèrent.

Cela fit tellement rire Alice qu'elle dut rentrer bien vite dans le bois de peur d'être entendue ; et quand elle avança la tête pour regarder à nouveau, le Laquais-Poisson était parti, et l'autre était assis par terre près de la route, regardant niaisement en l'air.

Alice s'approcha timidement de la porte et frappa.

« Cela ne sert à rien du tout de frapper, dit le Laquais, et cela pour deux raisons : premièrement, parce que je suis du même côté de la porte que vous ; et deuxièmement, parce qu'on fait là-dedans un tel bruit que personne ne peut vous entendre. »

En effet, il se faisait dans l'intérieur un bruit extraordinaire, des hurlements et des éternuements continuels, et de temps à autre un grand fracas comme si on brisait de la vaisselle.

« Eh bien ! Comment puis-je entrer, s'il vous plaît ? demanda Alice.

— Il y aurait quelque bon sens à frapper à cette porte, continua le Laquais sans l'écouter, si nous avions la porte entre nous deux. Par exemple, si vous étiez à l'intérieur, vous pourriez frapper et je pourrais vous laisser sortir. »

Il regardait en l'air tout le temps qu'il parlait, et Alice trouvait cela très impoli. « Mais peut-être ne peut-il pas s'en empêcher, dit-elle ; il a les yeux presque sur le sommet de la tête. Dans tous les cas il pourrait bien répondre à mes questions. Comment faire pour entrer ? répéta-t-elle tout haut.

— Je vais rester assis ici, dit le Laquais, jusqu'à demain. »

Au même instant la porte de la maison s'ouvrit, et une grande assiette vola tout droit dans la direction de la tête du Laquais ; elle lui effleura le nez, et alla se briser contre un arbre derrière lui.

« Ou le jour suivant peut-être, continua le Laquais sur le même ton, tout comme si rien n'était arrivé.

— Comment faire pour entrer ? demanda à nouveau Alice, en élevant la voix.

— Mais, *devriez*-vous entrer ? dit le Laquais. C'est ce qu'il faut se demander, n'est-ce pas ? »

C'était la vérité, mais Alice trouva mauvais qu'on la lui dît.

« C'est vraiment terrible, murmura-t-elle, de voir la manière dont ces gens-là discutent, il y a de quoi rendre fou. »

Le Laquais trouva l'occasion bonne pour répéter son observation avec des variantes.

« Je resterai assis ici, dit-il, de temps à autre, pendant des jours et des jours !

— Mais que faut-il que je fasse ? dit Alice.

— Tout ce que vous voudrez, dit le Laquais ; et il se mit à siffler.

— Oh ! Ce n'est pas la peine de lui parler, dit Alice, désespérée ; c'est un parfait idiot ».

Puis elle ouvrit la porte et entra.

La porte donnait sur une grande cuisine, qui était pleine de fumée d'un bout à l'autre. La Duchesse était assise sur un tabouret à trois pieds, au milieu de la cuisine, et berçait un bébé ; la cuisinière, penchée sur le feu, remuait quelque chose dans un grand chaudron, qui paraissait rempli de soupe.

« Il doit y avoir trop de poivre dans la soupe » se dit Alice, entre plusieurs éternuements.

Il y en avait certainement trop dans l'air. La Duchesse elle-même, éternuait de temps en temps, et quant au bébé, il éternuait et hurlait alternativement, sans la moindre interruption. Les deux seules créatures qui n'éternuaient pas, étaient la cuisinière et un gros chat assis sur l'âtre, et dont la bouche grimaçante était fendue d'une oreille à l'autre.

« Pourriez-vous me dire, dit Alice un peu timidement, car elle ne savait pas s'il était bien convenable qu'elle parlât la première, pourquoi votre chat sourit ainsi ?

— C'est un Chat du Cheshire, dit la Duchesse ; voilà pourquoi. Porc ! »

— C’est un Chat du Cheshire, dit la Duchesse ; voilà pourquoi. Porc !

Elle prononça ce dernier mot avec une telle violence soudaine, qu'Alice faillit sursauter. Mais elle comprit bientôt que cela s'adressait au bébé et non pas à elle ; elle reprit donc courage et continua :

« J'ignorais que les Chats du Cheshire avaient l'habitude de sourire ; en fait, j'ignorais qu'un chat soit capable de sourire.

— Ils en sont tous capables, dit la Duchesse ; et la plupart le font.

— Je n'en connais aucun qui le fasse, dit Alice poliment, bien contente d'avoir entamé une conversation.

— Le fait est que vous ne savez pas grand-chose » dit la Duchesse.

Le ton sur lequel fut faite cette observation ne plut pas du tout à Alice, et elle pensa qu'il serait bon de changer de sujet. Alors qu'elle essayait d'en trouver un nouveau, la cuisinière retira de dessus le feu le chaudron plein de soupe, et se mit aussitôt à jeter tout ce qui lui tomba sous la main à la tête de la Duchesse et du bébé. La pelle et les pincettes en premier, à leur suite vint une pluie de casseroles, d'assiettes et de plats. La Duchesse n'y faisait pas la moindre attention, même quand elle en était atteinte, et le bébé hurlait déjà si fort auparavant, qu'il était impossible de savoir si les coups lui faisaient mal ou non.

« Oh ! Je vous en prie, prenez garde à ce que vous faites » criait Alice, sautant ça et là, en proie à la terreur. « Oh ! Son cher petit nez ! » Une casserole d'une grandeur peu ordinaire venait de voler tout près du bébé, et avait failli lui emporter le nez.

« Si chacun s'occupait de ses affaires, dit la Duchesse avec un grognement rauque, le monde tournerait bien plus vite qu'il ne le fait.

— Ce qui ne serait guère avantageux, dit Alice, enchantée qu'il se présentât une occasion de montrer un peu de son savoir. Songez à ce que deviendraient le jour et la nuit ; vous voyez bien, la Terre met vingt-quatre heures pour faire sa révolution…

— En parlant de révolution, dit la Duchesse. Qu'on lui coupe la tête ! »

Alice jeta un regard inquiet sur la cuisinière pour voir si elle allait obéir ; mais la cuisinière était tout occupée à remuer la soupe et paraissait ne pas écouter. Alice continua donc :

« Vingt-quatre heures, je *crois*, ou bien est-ce douze ? Je…

— Oh ! Laissez-moi tranquille, dit la Duchesse, je n'ai jamais pu supporter les chiffres. »

Et là-dessus, elle recommença à dorloter son enfant, lui chantant une espèce de berceuse pour l'endormir, et lui donnant une forte secousse au bout de chaque vers :

Grondez votre vilain petit garçon !
Battez-le quand il éternue ;
À vous taquiner, sans façon,
Le méchant enfant s'évertue.

Refrain
- que reprirent en chœur la cuisinière et le bébé -
Whaou ! Whaou ! Whaou ! »

En chantant le second couplet de la chanson, la Duchesse faisait sauter le bébé et le secouait si violemment, que le pauvre petit être hurlait au point qu'Alice put à peine entendre ces mots :

« Oui, oui, je m'en vais le gronder,
Et le battre, s'il éternue ;
Car bientôt à savoir poivrer,
Je veux que l'enfant s'habitue.

Refrain

Whaou ! Whaou ! Whaou !

— Tenez, vous pouvez le bercer un peu, si vous voulez ! dit la Duchesse à Alice : et à ces mots elle lui jeta le bébé. Il faut que j'aille m'apprêter pour aller jouer au croquet avec la Reine ».

Et elle se précipita hors de la chambre. La cuisinière lui lança une poêle comme elle s'en allait, mais la manqua tout juste.

Alice eut de la peine à attraper le bébé. C'était un petit être d'une forme étrange, qui étendait ses bras et ses jambes dans toutes les directions.

« Tout comme une étoile de mer », pensait Alice. La pauvre petite créature ronflait comme une machine à vapeur lorsqu'elle l'attrapa, et ne cessait de se plier en deux, puis de s'étendre tout droit, de sorte qu'avec tout cela, pendant les premiers instants, tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de le tenir.

Sitôt qu'elle eut trouvé le bon moyen de le bercer, – qui était d'en faire une espèce de nœud, et puis de le tenir fermement par l'oreille droite et le pied gauche afin de l'empêcher de se dénouer –, elle le porta dehors en plein air.

« Si je n'emmène pas cet enfant avec moi, pensa Alice, ils le tueront certainement un de ces jours. Ne serait-ce pas un meurtre de l'abandonner ? »

Elle dit ces derniers mots à haute voix, et la petite créature répondit par un grognement – elle avait cessé d'éternuer à cet instant –.

« Ne grogne pas ainsi, dit Alice ; ce n'est pas là du tout une bonne manière de s'exprimer. »

Le bébé grogna de nouveau. Alice regarda son visage avec inquiétude, pour voir ce qu'il avait. Il avait sans aucun doute un nez très retroussé, qui ressemblait bien davantage à un groin qu'à un vrai nez. Ses yeux également, devenaient très petits pour ceux d'un bébé. Alice finit par détester l'aspect de ce petit être.

« Mais peut-être sanglotait-il, tout simplement », pensa-t-elle, et elle regarda de nouveau les yeux du bébé pour voir s'il n'y avait pas de larmes. « Si tu es en train de

te changer en porc, mon chéri, dit Alice avec sérieux, je ne veux plus rien avoir à faire avec toi. Fais-y bien attention ! »

La pauvre petite créature sanglota de nouveau, ou grogna – il était impossible de savoir lequel des deux –, et ils continuèrent leur chemin un instant en silence.

Alice commençait à dire en elle-même : « Mais, que faire de cette créature quand je l'aurai portée à la maison ? », lorsqu'il grogna de nouveau si fort qu'elle regarda sa figure avec quelque inquiétude. Cette fois, *aucune* erreur n'était plus possible : c'était un cochon, ni plus ni moins, et elle comprit qu'il serait ridicule de le porter plus loin.

Elle déposa donc par terre le petit animal, et se sentit toute soulagée de le voir trotter tranquillement vers le bois.

« S'il avait grandi, se dit-elle, il serait devenu un enfant épouvantablement laid ; tandis qu'il fait un assez joli petit porc, il me semble. »

Elle se mit alors à penser à d'autres enfants qu'elle connaissait, et qui feraient d'assez jolis cochons, si seulement on savait la manière de s'y prendre pour les métamorphoser. Elle était en train de faire ces réflexions, lorsqu'elle tressaillit en voyant tout à coup le Chat du Cheshire, assis à quelques pas de là, sur la branche d'un arbre.

Le Chat se contenta de sourire en apercevant Alice. Elle trouva qu'il avait l'air aimable, et cependant, il avait de très longues griffes, et une grande rangée de dents ; aussi comprit-elle qu'il fallait le traiter avec respect.

« Minet du Cheshire » commença-t-elle un peu timidement, ne sachant pas du tout si cette familiarité lui serait agréable ; toutefois, son sourire s'élargit.

« Allons, il est content, jusqu'à présent, pensa Alice, et elle continua : Dites-moi, je vous prie, de quel côté je dois me diriger ?

— Cela dépend beaucoup de l'endroit où vous voulez aller, dit le Chat.

— Cela m'est assez indifférent, dit Alice.

— Alors peu importe de quel côté vous irez, dit le Chat.

— Pourvu que j'arrive *quelque part*, ajouta Alice en guise d'explication.

— Cela ne peut pas manquer, pourvu que vous marchiez assez longtemps.

Alice comprit que cela était incontestable ; elle essaya donc une autre question.

— Quelle sorte de gens demeurent par ici ?

— De ce côté-là, dit le Chat, décrivant un cercle avec sa patte droite, demeure un Chapelier ; et de ce côté-là, faisant de même avec sa patte gauche, demeure un Lièvre de Mars. Vous pouvez aller voir celui que vous voudrez, ils sont tous les deux fous.

— Mais je ne veux pas aller chez des fous, fit observer Alice.

— Vous ne pouvez pas faire autrement, tout le monde est fou ici. Je suis fou, vous êtes folle.

— Comment savez-vous que je suis folle ? dit Alice.

— Vous devez l'être, dit le Chat, sans cela ne seriez pas venue ici.

Alice pensa que cela ne prouvait rien. Toutefois elle continua :

— Et comment savez-vous que *vous-même* êtes fou ?

— D'abord, dit le Chat, un chien n'est pas fou ; vous admettez cela ?

— Je suppose, dit Alice.

— Eh bien ! continua le Chat, un chien grogne quand il est en colère, et remue la queue lorsqu'il est content. Or, moi, je grogne quand je suis content, et je remue la queue quand je suis fâché. Donc je suis fou.

— J'appelle cela ronronner, et non pas grogner, dit Alice.

— Appelez cela comme vous voudrez, dit le Chat. Jouez-vous au croquet avec la Reine aujourd'hui ?

— Cela me ferait grand plaisir, dit Alice, mais je n'ai pas encore été invitée.

— Vous m'y verrez » dit le Chat ; et il disparut.

Alice ne fut pas très étonnée, tant elle commençait à s'habituer aux événements extraordinaires. Tandis qu'elle regardait encore l'endroit que le Chat venait de quitter, celui-ci reparut tout à coup.

« À propos, qu'est devenu le bébé ? J'allais oublier de le demander.

— Il s'est changé en porc, dit tranquillement Alice, comme si le Chat était revenu d'une manière naturelle.

— Je m'en doutais », dit le Chat ; et il disparut de nouveau.

Alice attendit quelques instants, espérant presque le revoir, mais il ne reparut pas ; et une ou deux minutes après, elle continua son chemin dans la direction où on lui avait dit que demeurait le Lièvre de Mars.

« J'ai déjà vu des chapeliers, se dit-elle ; le Lièvre sera de loin le plus intéressant. Et comme nous sommes en mai, peut-être s'abstiendra-t-il de devenir fou, ou du moins pas autant qu'il ne l'était en mars ». À ces mots elle leva les yeux, et voilà que le Chat était encore là, assis sur une branche d'arbre.

« Avez-vous dit porc, ou porte ? demanda le Chat.

— J'ai dit porc, répéta Alice. Ne vous amusez donc pas à paraître et à disparaître si subitement, vous faites tourner la tête aux gens.

— D'accord » dit le Chat, et cette fois il s'évanouit tout doucement, à commencer par le bout de la queue, et finissant par son sourire, qui demeura quelque temps après que le reste eût disparu.

« Eh bien, pensa Alice, j'ai souvent vu un chat sans sourire, mais un sourire sans chat ! C'est la chose la plus bizarre que j'ai vue dans ma vie ! »

Elle n'eut pas à marcher longtemps, avant d'apercevoir la maison du Lièvre de Mars. Elle pensa que ce devait bien être celle-là, car les cheminées étaient en forme d'oreilles, et le toit recouvert de fourrure. La maison était si grande qu'elle n'osa s'approcher avant d'avoir grignoté encore un peu du morceau de champignon qu'elle avait dans la main gauche, et d'avoir atteint la taille de soixante centimètres environ ; et même alors elle avança timidement en se disant : « Et si après tout il était devenu fou ! Je souhaiterais presque avoir été rendre visite au Chapelier ! »

CHAPITRE VII - Un thé chez les fous

Il y avait une table, dressée sous un arbre devant la maison, et le Lièvre de Mars y prenait le thé avec le Chapelier. Un Loir, profondément endormi, était assis entre eux, et tous deux s'en servaient comme d'un coussin, le coude appuyé sur lui, et causant par-dessus sa tête.

« C'est bien inconfortable pour le Loir, pensa Alice. Mais comme il est endormi, je suppose que cela lui est égal. »

Bien que la table fût très grande, tous trois étaient serrés l'un contre l'autre dans un des coins.

« Pas de place ! Pas de place ! s'écrièrent-ils en voyant Alice.

— Il y a *beaucoup* de place ! dit Alice indignée, en s'asseyant dans un large fauteuil, à l'une des extrémités de la table.

— Prenez donc du vin, dit le Lièvre d'un ton engageant.

Alice regarda tout autour de la table, mais il n'y avait que du thé.

— Je ne vois pas de vin, fit-elle observer.

— Il n'y en a pas, dit le Lièvre de Mars.

— Dans ce cas, il n'était pas très poli de votre part de m'en offrir, dit Alice avec colère.

— Ce n'était pas non plus très poli de votre part de vous asseoir sans y avoir été invitée, dit le Lièvre de Mars.

— J'ignorais que ce fût *votre* table, dit Alice. Elle est dressée pour bien plus de trois convives.

— Vos cheveux ont besoin d'une bonne coupe, dit le Chapelier.

Il avait observé Alice pendant quelque temps, avec beaucoup de curiosité, et ce fut la première parole qu'il lui adressa.

— Vous devriez apprendre à ne pas faire de remarques personnelles, c'est très impoli, dit Alice d'un ton sévère.

À ces mots le Chapelier ouvrit de grands yeux ; mais il se contenta de répondre :

— Pourquoi un corbeau ressemble-t-il à un bureau ?

— Bon ! Nous allons nous amuser un peu, pensa Alice. Je suis bien contente qu'ils aient commencé à poser des devinettes. Je crois pouvoir répondre à cela, ajouta-t-elle tout haut.

— Vous voulez dire que vous croyez pouvoir deviner la réponse ? dit le Lièvre de Mars.

— Tout à fait, répondit Alice.

— Alors vous devriez dire ce que vous pensez, continua le Lièvre de Mars.

— C'est ce que je fais, répliqua vivement Alice. Du moins… je pense ce que je dis ; c'est la même chose, voyez-vous. »

— Ce n'est pas *du tout* la même chose, dit le Chapelier. Vous pourriez alors tout aussi bien dire que : je vois ce que je mange, est la même chose que : je mange ce que je vois.

— Vous pourriez alors tout aussi bien dire, ajouta le Lièvre de Mars, que : j'aime ce que j'obtiens, est la même chose que : j'obtiens ce que j'aime.

— Vous pourriez tout aussi bien dire, ajouta le Loir, qui paraissait parler dans son sommeil, que : je respire quand je dors, est la même chose que : je dors quand je respire.

— *C'est* la même chose en ce qui vous concerne » dit le Chapelier.

Sur ce, la conversation tomba, et il se fit un silence de quelques minutes, qu'Alice mit à profit pour repasser dans son esprit tout ce qu'elle savait au sujet des corbeaux et des bureaux, ce qui n'était pas grand-chose.

Le Chapelier rompit le silence le premier.

« Quel jour du mois sommes-nous ? » dit-il en se tournant vers Alice. Il avait tiré sa montre de sa poche, et la regardait d'un air inquiet, la secouant de temps à autre et l'approchant de son oreille.

Alice réfléchit un instant et répondit :

« Le quatre.

— Elle retarde de deux jours, dit le Chapelier en soupirant. Je vous disais bien que le beurre ne conviendrait pas au mécanisme ! ajouta-t-il en regardant le Lièvre de Mars avec colère.

— C'était un beurre de la meilleure qualité, répondit humblement le Lièvre de Mars.

— Peut-être, mais des miettes de pain ont du s'y mêler, grommela le Chapelier. Vous n'auriez pas dû l'introduire avec le couteau à pain. »

Le Lièvre prit la montre, et la contempla tristement, puis la trempa dans sa tasse, la contempla à nouveau, et pourtant ne trouva rien de mieux à faire que de répéter sa première observation : « C'était un beurre de la meilleure qualité. »

Alice avait regardé par-dessus son épaule avec curiosité :

« Quelle drôle de montre ! dit-elle. Elle indique le jour du mois, mais pas l'heure qu'il est !

— Et pourquoi indiquerait-elle l'heure ? murmura le Chapelier. Est-ce que *votre* montre indique l'année ?

— Non, bien entendu ! répliqua Alice sans hésiter. Mais c'est parce l'année reste la même pendant très longtemps.

— Tout comme la *mienne »*, dit le Chapelier.

Alice se trouva fort embarrassée. L'observation du Chapelier lui paraissait n'avoir aucun sens ; et cependant la phrase était parfaitement correcte.

« Je ne vous comprends pas bien, dit-elle, aussi poliment que possible.

— Le Loir s'est rendormi », dit le Chapelier ; et il lui versa un peu de thé chaud sur le nez.

Le Loir secoua la tête avec impatience, et dit, sans ouvrir les yeux :

« Bien sûr, bien sûr, c'est justement ce que j'allais dire.

— Avez-vous deviné l'énigme ? dit le Chapelier, se tournant de nouveau vers Alice.

— Non, j'y renonce, répondit Alice ; quelle est la réponse ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit le Chapelier.

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit le Chapelier.

— Moi non plus, dit le Lièvre de Mars.

Alice soupira d'ennui.

— Il me semble que vous pourriez mieux employer le temps, dit-elle, et ne pas le gaspiller à proposer des devinettes qui n'ont pas de réponse.

— Si vous connaissiez le Temps aussi bien que moi, dit le Chapelier, vous ne parleriez pas de le gaspiller. On ne le gaspille pas, lui.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, dit Alice.

— Bien sûr, vous ne comprenez pas, répondit le Chapelier, en secouant la tête avec mépris ; je parie que vous n'avez jamais parlé au Temps.

— C'est possible, répliqua prudemment Alice, mais je sais que je dois battre les temps, pendant ma leçon de musique.

— Ah ! Tout s'explique !! Le Temps n'aime pas du tout être battu, dit le Chapelier. Mais si seulement vous restiez en bons termes avec lui, il pourrait faire tout ce que vous voulez avec la pendule. Par exemple, supposons qu'il soit neuf heures du matin, l'heure de vos leçons, vous n'auriez qu'à dire tout bas, un petit mot au Temps, et l'aiguille avancerait en un clin d'œil : une heure et demie, l'heure de déjeuner ! »

- 'J'aimerais bien qu'il en soit ainsi', dit tout bas le Lièvre de Mars -

— Ce serait merveilleux, dit Alice d'un air pensif ; mais alors… je n'aurais pas encore faim, voyez-vous.

— Peut-être pas au début, dit le Chapelier ; mais vous pourriez retenir l'aiguille à une heure et demie aussi longtemps que vous voudriez.

— Est-ce comme cela que vous faites, *vous* ? demanda Alice.

Le Chapelier secoua tristement la tête.

— Hélas ! Non, répondit-il, nous nous sommes querellés au mois de mars dernier, un peu avant qu'il ne devienne fou. – Il montrait le Lièvre de Mars du bout de sa cuillère –. C'était au grand concert donné par la Reine de Cœur, et je devais chanter :

Ah ! Vous dirais-je, ma sœur[1]*,*

Ce qui calme ma douleur !

Vous connaissez peut-être cette chanson ? »

— J'ai déjà entendu quelque chose comme ça, dit Alice.

— Elle continue, dit le Chapelier, de la façon suivante :

C'est que j'avais des dragées,

Et que je les ai mangées. »

Ici le Loir se secoua, et se mit à chanter dans son sommeil :

« Et que je les ai mangées, mangées, mangées, mangées, mangées », si longtemps qu'il fallût le pincer pour le faire taire.

« Eh bien, j'avais à peine fini le premier couplet, dit le Chapelier, que la Reine se leva d'un bond, et hurla : 'Il est en train d'assassiner le Temps ! Qu'on lui coupe la tête !'

— Quelle abominable cruauté ! s'écria Alice.

— Et, depuis ce moment, continua le Chapelier avec tristesse, le Temps ne veut plus rien faire de ce que je lui demande. Il est toujours six heures désormais.

Une idée lumineuse traversa l'esprit d'Alice.

— Est-ce pour cela qu'il y a tant de tasses à thé ici ? demanda-t-elle.

— Oui, c'est cela, dit le Chapelier avec un soupir ; il est toujours l'heure de prendre le thé, et nous n'avons plus le temps de laver la vaisselle dans l'intervalle.

— Vous tournez continuellement autour de la table, je suppose ? dit Alice.

— Exactement, dit le Chapelier, à mesure que les tasses se salissent.

— Mais, qu'arrive-t-il lorsque vous vous retrouvez au commencement ? se hasarda de demander Alice.

[1] Sur l'air de « Ah, vous dirais-je Maman… »

— Si nous changions de sujet, interrompit le Lièvre de Mars en bâillant ; celui-ci commence à me fatiguer. Je propose que la petite demoiselle nous conte une histoire.

— J'ai bien peur de n'en connaître aucune, dit Alice, que cette proposition alarmait un peu.

— Eh bien, le Loir va nous en raconter une, crièrent-ils tous deux. Allons, Loir, réveillez-vous ! » Et ils le pincèrent des deux côtés à la fois.

Le Loir ouvrit lentement les yeux.

« Je ne dormais pas, dit-il d'une voix faible et enrouée. Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous avez dit, les gars.

— Racontez-nous une histoire, dit le Lièvre de Mars.

— Oh oui ! Je vous en prie, dit Alice d'un ton suppliant.

— Et faites vite, ajouta le Chapelier, autrement cela vous allez vous rendormir avant d'avoir terminé.

— Il était une fois trois petites sœurs, commença bien vite le Loir, qui s'appelaient Elsie, Lacie, et Tillie ; et elles vivaient au fond d'un puits.

— De quoi vivaient-elles ? dit Alice, qui s'intéressait toujours aux questions traitant du boire ou du manger.

— Elles vivaient de mélasse, dit le Loir, après avoir réfléchi un instant.

— Ce n'est pas possible, vous savez, fit doucement observer Alice ; elles seraient tombées malades.

— C'était le cas, dit le Loir : elles étaient *très* malades.

Alice chercha à imaginer l'effet que produirait sur elle une manière de vivre si extraordinaire, mais cela lui parut trop compliqué, et elle continua :

— Mais pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits ?

— Reprenez du thé, dit le Lièvre de Mars à Alice avec empressement.

— Je n'en ai pas encore pris, répondit Alice d'un air offensé. Je ne peux donc pas en prendre davantage.

— Vous voulez dire que vous ne pouvez pas en prendre *moins*, dit le Chapelier. Il est très facile de prendre un peu plus que rien du tout.

— Personne ne vous a demandé votre avis, à vous, dit Alice.

— Ah ! Qui est-ce-qui est en train de faire des remarques personnelles, à présent ? » demanda le Chapelier d'un air triomphant.

Alice ne savait pas trop que répondre à cela. Aussi se servit-elle un peu de thé et une tartine de pain beurré ; puis elle se tourna vers le Loir, et répéta sa question :

« Pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits ?

Le Loir réfléchit de nouveau pendant quelques instants, et dit :

— C'était un puits de mélasse.

— Cela n'existe pas ! entreprit de dire Alice, très en colère. Mais le Chapelier et le Lièvre firent : 'Chut ! Chut !', et le Loir fit observer d'un ton boudeur : 'Tâchez d'être polie, ou finissez l'histoire vous-même.'

— Non, continuez, je vous prie, dit Alice très humblement. Je ne vous interromprai plus ; peut-être en existe-t-il *un*.

— *Un*, effectivement ! dit le Loir avec indignation ; toutefois il voulut bien continuer. Donc, ces trois petites sœurs, vous saurez qu'elles apprenaient à tirer.

— Que tiraient-elles ? dit Alice, oubliant tout à fait sa promesse.

— De la mélasse, dit le Loir, sans réfléchir, cette fois.

— Il me faut une tasse propre, interrompit le Chapelier. Avançons tous d'une place ».

Il avançait tout en parlant, et le Loir le suivit ; le Lièvre de Mars prit la place du Loir, et Alice prit, d'assez mauvaise grâce, celle du Lièvre de Mars. Le Chapelier fut le seul qui gagnât au change ; Alice se trouva dans une position bien pire qu'auparavant, car le Lièvre de Mars venait de renverser le pot à lait dans son assiette.

Alice, craignant d'offenser le Loir, reprit avec circonspection :

« Mais je ne comprends pas ; d'où tiraient-elles la mélasse ?

— Quand il y a de l'eau dans un puits, on peut la tirer, dit le Chapelier. Eh bien, je suppose que d'un puits de mélasse, on tire de la mélasse. Comprenez-vous, petite sotte ?

— Mais elles étaient *à l'intérieur* du puits, dit Alice au Loir, en préférant ne pas tenir compte de la dernière intervention.

— Bien sûr qu'elles étaient dedans, dit le Loir, dans la mélasse ! »

Cette dernière réponse embrouilla tant la pauvre Alice, qu'elle laissa le Loir poursuivre son histoire pendant quelque temps sans l'interrompre.

« Elles apprenaient aussi à dessiner, poursuivit le Loir, tout en baillant et en se frottant les yeux, car il commençait à avoir vraiment sommeil. Et elles dessinaient toutes sortes de choses. En fait, toutes les choses dont le nom commence par un 'P'.

— Par un 'P' ? dit Alice.

— Pourquoi pas ? » demanda le Lièvre de Mars.

Alice gardait le silence. À ce moment-là, le Loir avait fermé les yeux, et s'était laissé aller à sommeiller. Mais, pincé par le Chapelier, il s'éveilla à nouveau avec un petit cri perçant, et continua ainsi :

« Dont le nom commence par un 'P', telles que des pièges à souris, ou une planète, ou le passé, ou pareil. Vous savez qu'on dit que les choses sont du pareil au même. Avez-vous déjà vu un dessin de pareil ?

— Eh bien, maintenant que vous m'en parlez, dit Alice, très embarrassée, je ne crois pas.

— Alors vous feriez bien de vous taire ! » lança le Chapelier.

Cette dernière grossièreté dépassa ce qu'Alice était capable de supporter ; elle se leva, écœurée, et s'en alla. Le Loir s'endormit à l'instant même, et les deux autres ne prirent pas garde à son départ, bien qu'elle regardât en arrière deux ou trois fois, espérant presque qu'ils la rappelleraient. La dernière fois qu'elle les vit, ils cherchaient à introduire le Loir dans la théière.

« À aucun prix je ne voudrais retourner auprès de ces gens-*là*, dit Alice, en cherchant son chemin à travers le bois. C'est le plus ridicule des thés auquel je me sois rendue de toute ma vie ! »

Comme elle disait cela, elle remarqua qu'un des arbres avait une porte par laquelle on pouvait pénétrer à l'intérieur.

« Voilà qui est curieux, pensa-t-elle. Mais tout est curieux aujourd'hui. Je crois que je ferais bien d'y pénétrer tout de suite ». Elle entra.

Elle se retrouva une fois de plus dans la longue salle tout près de la petite table de verre.

« Cette fois je m'y prendrai mieux » se dit-elle, et elle commença par saisir la petite clef d'or et par ouvrir la porte qui menait au jardin, et puis elle se mit à grignoter le morceau de champignon – elle en avait gardé un petit bout au fond de sa poche –, jusqu'à ce qu'elle fût réduite à environ trente centimètres de haut. Elle emprunta alors le petit passage ; et enfin, se retrouva dans le superbe jardin, au milieu des brillants parterres de fleurs et des fraîches fontaines.

CHAPITRE VIII - Le croquet de la Reine

Un grand rosier se trouvait à l'entrée du jardin ; les roses qu'il portait étaient blanches, mais trois jardiniers étaient en train de les peindre en rouge. Alice pensa que c'était une bien étrange chose En s'approchant, elle entendit l'un d'entre eux qui disait :

« Faites donc attention, Cinq ! Ne m'éclaboussez pas de peinture ainsi !

— Ce n'est pas de ma faute, dit Cinq d'un ton maussade, c'est Sept qui a poussé mon coude ».

Sur quoi Sept leva les yeux et dit :

« C'est cela, Cinq ! C'est toujours de la faute des autres !

— Oh *vous* ! Vous feriez bien de vous taire, dit Cinq. J'ai entendu la Reine dire pas plus tard qu'hier, que vous méritiez d'être décapité !

— Et pourquoi donc ? dit celui qui avait parlé en premier.

— Cela ne vous regarde *pas*, Deux, dit Sept.

— Si fait, cela le regarde, dit Cinq ; et je vais le lui dire. C'est pour avoir apporté à la cuisinière des oignons de tulipe en lieu et place d'oignons comestibles.

Sept jeta là son pinceau et s'écria :

— De toutes les injustices…! », lorsque ses regards tombèrent par hasard sur Alice, qui était en train de les regarder, et il s'interrompit brusquement. Les autres se retournèrent aussi, et tous firent une profonde révérence.

« Voudriez-vous m'expliquer la raison pour laquelle vous peignez ces roses ? » demanda Alice un peu timidement.

Cinq et Sept ne dirent rien, mais regardèrent Deux. Deux commença à voix basse :

« Le fait est, voyez-vous, Mademoiselle, qu'il devrait y avoir à cet endroit un rosier *rouge*, et nous avons planté un rosier *blanc* par erreur. Si la Reine s'en

apercevait, nous aurions tous la tête coupée, vous comprenez. Aussi, Mademoiselle, vous voyez que nous faisons de notre mieux avant qu'elle vienne, pour… »

À ce moment là, Cinq, qui avait regardé tout le temps avec inquiétude de l'autre côté du jardin, s'écria : « La Reine ! La Reine ! », et les trois ouvriers se jetèrent aussitôt face contre terre. Il se faisait un grand bruit de pas, et Alice se retourna, désireuse de voir la Reine.

D'abord venaient des soldats portant des piques ; ils étaient tous sur le modèle des trois jardiniers : longs et plats, les mains et les pieds aux coins. Venaient ensuite les dix courtisans. Ces derniers portaient des tenues entièrement ornées de carreaux de diamant, et marchaient deux par deux, comme les soldats. Derrière eux, venaient les enfants de la Reine ; il y en avait dix, et les petits chérubins gambadaient joyeusement, se tenant par la main deux à deux ; ils étaient entièrement décorés de cœurs. À leur suite, venaient les invités, des Rois et des Reines pour la plupart. Parmi eux, Alice reconnut le Lapin Blanc. Il passa sans faire attention à elle, tout en parlant d'un ton nerveux et agité, et en souriant tout ce qu'on disait. Suivait le Valet de Cœur, portant la couronne royale sur un coussin de velours ; et, fermant cette longue procession, *le Roi et la Reine de Cœur*.

Alice se demandait si elle était censée s'allonger face contre terre, comme les trois jardiniers. Mais elle ne se rappelait pas avoir jamais entendu parler d'un tel protocole.

« Et d'ailleurs à quoi serviraient les processions, pensa-t-elle, si les gens devaient se mettre le visage contre terre, et ainsi ne rien voir ? »

Elle resta donc debout à sa place et attendit.

Quand le cortège fut arrivé en face d'Alice, tout le monde s'arrêta pour la contempler, et la Reine dit sévèrement :

« Qui est-ce ? » Elle s'adressait au Valet de Cœur, qui se contenta de saluer et de sourire pour toute réponse.

« Imbécile ! » dit la Reine, en rejetant la tête en arrière avec impatience ; et, se tournant vers Alice, elle continua :

La Reine ! La Reine !

« Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

— Je m'appelle Alice, s'il plaît à Votre Majesté », dit Alice fort poliment. Mais elle ajouta en elle-même : 'Après tout, c'est seulement un paquet de cartes. Pourquoi en aurais-je peur ?'

— Et qui sont ceux-ci ? » dit la Reine, en montrant du doigt les trois jardiniers étendus autour du rosier. Car, vous comprenez, comme ils avaient le visage contre terre et que le dessin qu'ils avaient sur le dos était le même que celui des autres cartes du paquet, elle ne pouvait savoir s'ils étaient des jardiniers, des soldats, des courtisans, ou bien trois de ses propres enfants.

— Comment voulez-vous que je le sache ? » dit Alice avec un courage qui la surprit elle-même. Ce n'est pas mon affaire. »

La Reine devint rouge de colère ; et après l'avoir considérée un moment avec des yeux flamboyants comme ceux d'une bête fauve, elle se mit à crier :

« Qu'on lui coupe la tête !

— N'importe quoi ! » dit Alice d'un ton ferme, en élevant la voix.

La Reine se tut. Le Roi lui posa la main sur le bras, et lui dit timidement :

« Considérez donc, ma chère amie, que ce n'est qu'une enfant. »

La Reine lui tourna le dos avec colère, et dit au Valet :

« Retournez-les ! »

Le Valet obéit très soigneusement, du bout du pied.

« Debout ! » dit la Reine d'une voix forte et stridente. Les trois jardiniers se relevèrent à l'instant et se mirent à saluer le Roi, la Reine, les jeunes princes, et tous les autres.

« Arrêtez ! cria la Reine. Vous me faites tourner la tête ».

Et se tournant vers le rosier, elle continua :

« Qu'est-ce que vous fabriquiez là ?

— Plaise à Votre Majesté, dit Deux d'un ton très humble, tout en mettant un genou en terre, nous tâchions…

— Je vois ça ! dit la Reine, qui avait pendant ce temps examiné les roses. Qu'on leur coupe la tête ! »

Et la procession continua sa route, trois des soldats restant en arrière pour exécuter les malheureux jardiniers, qui coururent se mettre sous la protection d'Alice.

« Vous ne serez pas décapités » dit Alice ; et elle les mit dans un grand pot à fleurs qui se trouvait près de là. Les trois soldats errèrent de côté et d'autre, pendant une ou deux minutes, pour les chercher, puis s'en allèrent tranquillement rejoindre les autres.

« Leur a-t-on coupé la tête ? cria la Reine.

— Leurs têtes sont parties, plaise à Votre Majesté ! lui crièrent les soldats.

— Parfait ! cria la Reine. Savez-vous jouer au croquet ? »

Les soldats restèrent silencieux, et regardèrent Alice, car, évidemment, c'était à elle que s'adressait la question.

« Oui, cria Alice.

— Eh bien, venez ! » rugit la Reine ; et Alice se joignit à la procession, fort curieuse de savoir ce qui allait arriver.

« Le temps est superbe, aujourd'hui » dit une voix timide à côté d'elle. Elle marchait aux côtés du Lapin Blanc, qui la regardait d'un œil inquiet.

« Tout à fait, dit Alice. Où est la Duchesse ?

Qu'on leur coupe la tête !

— Chut ! Chut ! » dit vivement le Lapin à voix basse et en regardant avec inquiétude par-dessus son épaule. Puis il se leva sur la pointe des pieds, colla sa bouche à l'oreille d'Alice et lui souffla : 'Elle est condamnée à mort.'

— Quelle raison à cela ? dit Alice.

— Avez-vous dit : 'quel dommage ?' demanda le Lapin.

— Non, dit Alice. Je ne pense pas du tout que ce soit dommage. J'ai dit : 'Quelle raison à cela ?'

— Elle a giflé la Reine, commença le Lapin. – Alice fit entendre un petit éclat de rire –.

— Oh, chut ! dit tout bas le Lapin d'un ton effrayé. La Reine va nous entendre ! Elle est arrivée un peu en retard, voyez-vous, et la Reine a dit…

— À vos places ! » cria la Reine d'une voix de tonnerre.

Tout le monde se mit à courir dans toutes les directions, trébuchant les uns contre les autres ; toutefois, au bout de quelques instants, chacun fut à sa place et la partie commença.

Alice n'avait de toute sa vie, jamais vu de jeu de croquet aussi bizarre que celui-là. Le terrain était tout en crêtes et en sillons ; des hérissons vivants servaient de boules, et des flamants roses de maillets. Les soldats, courbés en deux, devaient se tenir la tête et les pieds au sol, pour former des arches.

Au début, ce qui embarrassa le plus Alice, fut de parvenir à manipuler son flamant rose ; elle parvenait bien à fourrer son corps assez commodément sous son bras, en le laissant pendre par les pieds ; mais, le plus souvent, à peine lui avait-elle allongé le cou bien comme il faut, et allait-elle frapper le hérisson avec la tête, que le flamant se relevait en se tordant, et la regardait d'un air si ébahi qu'elle ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire. Et quand elle lui avait fait baisser la tête, et allait recommencer, il était très énervant de constater que le hérisson avait déroulé son corps, et était en train de prendre la fuite. En outre, il se trouvait ordinairement une arête ou un sillon partout où elle voulait envoyer le hérisson, et comme les soldats

courbés en deux se relevaient sans cesse pour s'en aller d'un autre côté du terrain, Alice en vint bientôt à cette conclusion : c'était là un jeu bien difficile, en vérité.

Les joueurs jouaient tous à la fois, sans attendre leur tour, se querellant tout le temps et se battant à qui aurait les hérissons. La Reine entra bientôt dans une colère noire, et se mit à trépigner en criant : « Qu'on coupe la tête à celui-ci ! » ou bien : « Qu'on coupe la tête à celle-là ! », environ une fois par minute.

Alice commença à se sentir très mal à l'aise ; il est vrai qu'elle ne s'était pas encore disputée avec la Reine ; mais elle se doutait que cela pouvait lui arriver à tout instant. « Et alors, pensait-elle, qu'adviendra-t-il de moi ? Ils aiment terriblement couper la tête aux gens ici. Ce qui est étonnant, c'est qu'il en reste encore de vivants. »

Elle cherchait autour d'elle quelque moyen de s'échapper, et se demandait si elle pourrait s'en aller sans être vue ; lorsqu'elle aperçut en l'air quelque chose d'étrange. Cette apparition l'intrigua beaucoup d'abord, mais, après l'avoir observée quelques instants, elle découvrit que c'était un sourire, et se dit en elle-même :

« C'est le Chat du Cheshire ; à présent, j'aurai quelqu'un à qui parler.

— Comment cela va-t-il ? dit le Chat, quand il eut assez de bouche pour pouvoir parler.

Alice attendit que les yeux apparaissent, et lui fit alors un signe de tête amical.

— Il est inutile de lui parler, pensait-elle, avant que ses oreilles ne se soient montrées, l'une d'elle tout au moins ».

Une minute après, la tête apparut tout entière, et alors Alice posa à terre son flamant, et se mit à raconter sa partie de croquet, enchantée d'avoir quelqu'un pour l'écouter. Le Chat trouva apparemment qu'il était assez visible, car sa tête fut tout ce qu'on en aperçut.

« Ils ne jouent pas du tout franc jeu, commença Alice d'un ton plaintif, et ils se disputent tous si fort, qu'on ne peut pas s'entendre parler ; et puis on dirait qu'ils n'ont aucune règle précise ; du moins, s'il y a des règles, personne ne les suit. Ensuite, vous n'avez pas idée comme cela est déroutant que tous les éléments du jeu soient vivants ; par exemple, voilà l'arche par laquelle j'ai à passer, qui se promène là-bas à l'autre bout du jeu, et j'aurais pu croquer le hérisson de la Reine tout à l'heure, s'il ne s'était pas sauvé en voyant venir le mien !

— Est-ce que vous aimez bien la Reine ? dit le Chat à voix basse.

— Pas du tout, dit Alice. Elle est si… – au même instant, elle aperçut la Reine tout près derrière elle, qui écoutait – ; alors elle continua : si susceptible de gagner, que ce n'est guère la peine de finir la partie. »

La Reine sourit et passa.

« Avec *qui* parlez-vous donc là ? dit le Roi, s'approchant d'Alice et regardant avec une extrême curiosité la tête du Chat.

« C'est ami à moi, un Chat du Cheshire, dit Alice. Permettez-moi de vous le présenter.

— Je n'aime pas du tout son allure, dit le Roi. Pourtant il peut me baiser la main, si cela lui fait plaisir.

— J'aimerais mieux pas, dit le Chat.

— Ne soyez pas impertinent, dit le Roi, et ne me regardez pas ainsi ! »

Il s'était placé derrière Alice en disant ces mots.

« Même un chat peut regarder un roi, dit Alice. J'ai lu quelque chose comme cela dans un livre, mais je ne me rappelle pas où.

— Eh bien, il faut le faire enlever, dit le Roi d'un ton très décidé ; et il cria à la Reine, qui passait en ce moment : Mon amie, je désirerais que vous fassiez enlever ce chat ! »

La Reine n'avait qu'une seule manière de trancher les difficultés, petites ou grandes.

« Qu'on lui coupe la tête ! dit-elle sans même se retourner.

— Je vais moi-même chercher le bourreau » dit le Roi avec empressement ; et il s'en alla précipitamment.

Alice pensa qu'elle ferait bien de retourner voir où en était la partie, car elle entendait au loin la voix de la Reine qui hurlait violemment. Elle l'avait déjà entendue condamner trois des joueurs à avoir la tête coupée, parce qu'ils avaient laissé passer leur tour, et elle n'aimait pas du tout la tournure que prenaient les choses ; car le jeu était si embrouillé qu'elle ne savait jamais quand venait son tour. Elle partit à la recherche de son hérisson.

Il était en train de se battre avec un autre hérisson ; ce qui parut à Alice une excellente occasion de croquer l'un sur l'autre. La seule difficulté était que son flamant rose s'en était allé de l'autre côté du jardin, où Alice le voyait faire de vains efforts pour s'envoler et se percher sur un arbre.

Quand elle eut rattrapé et ramené le flamant, la bataille était terminée, et les deux hérissons avaient disparu.

« Mais cela n'a pas grande importance, pensa Alice, puisque toutes les arches ont quitté ce côté de la pelouse ».

Elle remit donc le flamant sous son bras pour qu'il ne lui échappât plus, et retourna causer un peu avec son ami.

Quand elle revint auprès du Chat, elle fut surprise de trouver une grande foule rassemblée autour de lui. Une discussion animée avait lieu entre le bourreau, le Roi, et la Reine, qui parlaient tous à la fois, tandis que les autres ne soufflaient mot et semblaient très mal à l'aise.

Dès qu'Alice parut, ils en appelèrent à elle tous les trois pour qu'elle soit juge du différend, et lui répétèrent leurs arguments. Comme ils parlaient tous à la fois, elle eut beaucoup de peine à comprendre ce qu'ils disaient.

Le raisonnement du bourreau était : qu'on ne pouvait pas trancher une tête, à moins qu'il n'y eût un corps d'où l'on pût la couper ; que jamais il n'avait eu pareille chose à faire, et que ce n'était pas *à son âge* qu'il allait commencer.

Le raisonnement du Roi était : que tout ce qui avait une tête pouvait être décapité, et qu'il ne fallait pas dire des choses qui n'avaient aucun sens.

Le raisonnement de la Reine était : que si la question ne se décidait pas en moins de rien, elle ferait trancher la tête à tout le monde sans exception. – C'était cette dernière observation qui avait donné à toute la compagnie l'air si grave et si inquiet –.

Alice ne trouva rien de mieux à dire que :

« Il appartient à la Duchesse ; c'est *elle* que vous feriez bien de consulter à son sujet.

— Elle est en prison, dit la Reine au bourreau. Allez la chercher. »

Et le bourreau partit comme une flèche.

La tête du Chat commença à disparaître aussitôt que le bourreau fut parti, et elle avait complètement disparu quand il revint accompagné de la Duchesse ; de sorte que le Roi et le bourreau se mirent à courir de tous côtés comme des fous pour trouver cette tête, tandis que le reste de l'assemblée retournait au jeu.

CHAPITRE IX - Histoire de la Soi-disant Tortue

« Vous ne pourriez imaginer combien je suis heureuse de vous revoir, ma brave vieille ! » dit la Duchesse, passant amicalement son bras sous celui d'Alice, et elles s'éloignèrent ensemble.

Alice était bien contente de la trouver de si bonne humeur, et se dit que c'était peut-être le poivre qui l'avait rendue si méchante lorsqu'elles s'étaient rencontrées dans la cuisine.

« Quand je serai moi-même Duchesse, se dit-elle – avec peu d'espoir cependant –, je n'aurai pas de poivre dans ma cuisine, pas le moindre grain. La soupe peut très bien s'en passer. Cela pourrait bien être le poivre qui rend les gens colériques, continua-t-elle, enchantée d'avoir fait cette découverte ; cela pourrait bien être le vinaigre qui les aigrit ; la camomille qui les rend amers ; et le sucre d'orge et d'autres choses du même genre qui adoucissent le caractère des enfants. Je voudrais bien que tout le monde sache cela : il n'y aurait pas tant d'avarice quant aux sucreries, voyez-vous. »

Elle avait alors complètement oublié la Duchesse, et tressaillit en entendant sa voix tout près de son oreille.

« Vous pensez à quelque chose, ma chère petite, et cela vous fait oublier de parler. Je ne puis pas vous dire à cet instant quelle est la morale de cela, mais je m'en souviendrai tout à l'heure.

— Peut-être n'y en a-t-il pas, se hasarda de dire Alice.

— Bah, bah, mon enfant ! dit la Duchesse. Il y a une morale à tout ; il suffit de la trouver ». Et elle se serrait de plus en plus près d'Alice tout en parlant.

Alice n'aimait pas trop se tenir si près d'elle ; tout d'abord parce que la Duchesse était *très* laide, et ensuite parce qu'elle était juste assez grande pour appuyer son menton sur l'épaule d'Alice, et c'était un menton très désagréablement

pointu. Pourtant elle ne voulait pas être impolie, aussi supporta-t-elle cela de son mieux.

« Le jeu fonctionne peu mieux maintenant, dit-elle, afin de faire en sorte d'alimenter la conversation.

— C'est bien vrai, dit la Duchesse ; et la morale de cela est : 'Oh ! C'est l'amour, c'est l'amour qui fait tourner le monde !'

— Quelqu'un a dit, murmura Alice, que c'était le fait que chacun s'occupe de ses propres affaires.

— Eh bien ! Cela signifie presque la même chose, dit la Duchesse, qui enfonça son petit menton pointu dans l'épaule d'Alice, en ajoutant : Et la morale de *cela* est : 'Il n'y a pas de petites académies'.

— Comme cela lui plaît, pensa Alice, de trouver des morales dans tout !

— Je parie que vous vous demandez pourquoi je ne passe pas mon bras autour de votre taille, dit la Duchesse, après une pause. La raison à cela est que j'ai des doutes quant au caractère de votre flamant. Voulez-vous que je tente l'expérience ?

— Il pourrait vous piquer, répondit Alice, pas désireuse pour un sou que l'expérience soit tentée.

— C'est bien vrai, dit la Duchesse ; les flamants roses et la moutarde piquent tous les deux, et la morale de cela est : 'Qui se ressemble, s'assemble.'

— Sauf que la moutarde n'est pas un oiseau, répondit Alice.

— Vous avez raison, comme toujours, dit la Duchesse ; avec quelle clarté vous présentez les choses !

— C'est un minéral, je *crois*, dit Alice.

— Bien sûr que c'est un minéral, dit la Duchesse, qui semblait prête à approuver tout ce qu'Alice disait ; il y a un important filon de moutarde tout près d'ici. Et la morale de cela est : 'L'audacieux trouve toujours le bon filon'.

— Oh ! Je sais, s'écria Alice, qui n'avait pas fait attention à cette dernière observation, c'est un végétal ; ça n'en a pas l'air, mais c'en est un.

— Encore à réfléchir ? demanda la Duchesse, avec un nouveau coup de son petit menton pointu.

— Je suis tout à fait de votre avis, dit la Duchesse, et la morale de cela est : 'Soyez ce que vous voudriez sembler être'; ou encore, si vous voulez que cela soit dit en des termes plus simples : 'Ne t'imagine jamais ne pas être différent de ce que tu pourrais apparaître aux autres, car ce que tu étais, ou aurais pu être, n'était pas différent de ce que tu avais été, qui serait apparu à leurs yeux comme étant différent.

— Cela me paraît plus clair, dit Alice fort poliment, mais il faudrait qu'on me l'écrive, car je n'arrive pas à suivre si vous vous contentez de le dire.

— Cela n'est rien auprès de ce que je pourrais dire, si je voulais, répondit la Duchesse d'un ton satisfait.

— Je vous en prie, ne vous donnez pas la peine de poursuivre plus avant votre explication, dit Alice.

— Oh ! Ne parlez pas de peine, dit la Duchesse ; je vous offre en cadeau tout ce que j'ai dit jusqu'à présent.

— Voilà un cadeau qui n'a pas coûté cher ! pensa Alice. Je suis bien contente qu'on ne fasse pas de cadeau d'anniversaire comme cela ! Mais elle ne se hasarda pas à le dire tout haut.

— Encore à réfléchir ? demanda la Duchesse, avec un nouveau coup de son petit menton pointu.

— J'ai bien le droit de réfléchir, dit Alice brusquement, car elle commençait à se sentir un peu ennuyée.

— À peu près le même droit, dit la Duchesse, que les cochons de voler, et la mo… »

Mais ici, au grand étonnement d'Alice, la voix de la Duchesse s'éteignit au milieu de son mot favori, « morale », et le bras qui était passé sous le sien se mit à trembler. Alice leva les yeux et vit la Reine, debout en face d'elles, les bras croisés, fronçant les sourcils d'un air de tempête.

« Quelle belle journée, Votre Majesté ! fit la Duchesse, d'une voix basse et tremblante.

— Je pense qu'il est préférable de vous avertir, cria la Reine, tout en trépignant. *Votre* tête ou *vous-même*, doit avoir déguerpi, et ce pas plus tard que maintenant ! Choisissez ! »

La Duchesse eut bientôt fait son choix : elle disparut en un clin d'œil.

« Reprenons le jeu » dit la Reine à Alice ; et Alice, trop effrayée pour souffler mot, la suivit lentement vers le terrain de croquet.

Les autres invités, profitant de l'absence de la Reine, se reposaient à l'ombre, mais sitôt qu'ils la virent, ils se hâtèrent de retourner au jeu, la Reine leur faisant simplement observer qu'un instant de retard leur coûterait la vie.

Tant que dura la partie, la Reine ne cessa de se quereller avec les autres joueurs et de crier : « Qu'on coupe la tête à celui-ci ! », ou « Qu'on coupe la tête à celle-là ! » Ceux qu'elle condamnait étaient arrêtés par les soldats qui, bien entendu, ne pouvaient plus servir d'arches. De sorte qu'au bout d'une demi-heure environ, il ne restait plus aucune arche disponible, et tous les joueurs, à l'exception du Roi, de la Reine, et d'Alice, étaient sous bonne garde, et condamnés à avoir la tête tranchée.

La Reine cessa alors de jouer, hors d'haleine, et dit à Alice :

« Avez-vous déjà rencontré la Soi-disant Tortue ?

— Non, dit Alice ; je ne sais même pas ce qu'est une Soi-disant Tortue.

— C'est avec cela qu'on fait la soupe à la Soi-disant Tortue, dit la Reine.

— Je n'en ai jamais vu, et c'est la première fois que j'en entends parler, dit Alice.

— Dans ce cas, venez ! dit la Reine. Elle vous contera son histoire. »

Comme elles s'en allaient ensemble, Alice entendit le Roi dire à voix basse à toute l'assemblée :

« Vous êtes tous graciés.

— Eh bien, c'est une bonne chose ! » se dit-elle, car elle s'était sentie bien malheureuse à l'annonce du grand nombre d'exécutions que la Reine avait ordonnées.

Elles rencontrèrent bientôt un Griffon, étendu au soleil et dormant profondément. – Si vous ne savez pas ce qu'est qu'un Griffon, regardez le dessin –.

« Debout, gros paresseux ! dit la Reine, et conduisez cette petite demoiselle à la Soi-disant Tortue, pour qu'elle l'entende raconter son histoire. Quant à moi, il faut que je m'en retourne pour veiller à quelques exécutions que j'ai ordonnées. »

Et elle s'en alla, laissant Alice seule avec le Griffon. L'aspect de cet animal ne plaisait pas trop à Alice, mais, tout bien considéré, elle pensa qu'elle ne courait pas beaucoup plus de risques en restant auprès de lui, qu'en suivant cette reine féroce.

Le Griffon se leva et se frotta les yeux, puis il observa la Reine jusqu'à ce que celle-ci ait disparu ; et il se mit ensuite à glousser :

« Quelle blague ! dit le Griffon, à moitié pour lui-même, à moitié à l'intention d'Alice.

— Où est la blague ? demanda Alice.

— Eh bien, *elle* ! dit le Griffon. Tout est dans sa tête ; elle n'exécute jamais personne, vous savez. Allez, venez !

— Tout le monde dit : 'Venez', par ici, pensa Alice, tout en suivant lentement le Griffon. Jamais de ma vie on ne m'a donné autant d'ordres, non, jamais ! »

Ils n'eurent pas à aller bien loin avant d'apercevoir, à quelque distance de là, la Soi-disant Tortue, assise, triste et solitaire, sur un petit récif. Et à mesure qu'ils approchaient, Alice pouvait l'entendre qui soupirait comme si son cœur allait se fendre ; elle la plaignit sincèrement.

« Pourquoi est-elle si malheureuse ? demanda-t-elle au Griffon. Et le Griffon répondit, presque dans les mêmes termes qu'auparavant :

— Tout est dans sa tête, elle n'a aucune raison d'être malheureuse, voyez-vous. Allez, venez ! »

Ainsi, ils s'approchèrent de la Soi-disant Tortue, qui les regarda avec de grands yeux pleins de larmes, sans dire un mot.

« Cette petite demoiselle, dit le Griffon, eh bien, elle voudrait connaître votre histoire.

— Je vais la lui raconter, dit la Soi-disant Tortue, d'une voix grave et caverneuse. Asseyez-vous tous deux, et ne prononcez pas un mot avant que j'aie fini. »

Ils s'assirent donc, et pendant quelques minutes, personne ne parla. Alice pensait : « Je ne vois pas comment elle pourra jamais finir, si elle ne commence pas. » Mais elle attendit patiemment.

« Autrefois, dit enfin la Soi-disant Tortue, j'étais une vraie Tortue. »

Ces paroles furent suivies d'un long silence, interrompu seulement de temps à autre par cette exclamation du Griffon : « Hjckrrh ! », et les sanglots continuels de la Soi-disant Tortue. Alice était sur le point de se lever et de dire : « Merci pour votre intéressante histoire », mais elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il devait sûrement y avoir autre chose. Elle resta donc tranquille sans rien dire.

« Quand nous étions petits, continua la Soi-disant Tortue d'un ton plus calme, quoiqu'elle laissât encore de temps à autre échapper un sanglot, nous allions à l'école au fond de la mer. Nous étions instruits par une vieille tortue ; que nous appelions Tortresse.

— Pourquoi l'appeliez-vous Tortresse, si ce n'était pas son nom ? demanda Alice.

— Nous l'appelions Tortresse parce que c'était notre maîtresse, dit la Soi-disant Tortue avec colère. Décidément, vous êtes bien bornée !

— Vous devriez avoir honte de poser une question si simple ! » ajouta le Griffon ; et tous deux gardèrent le silence, les yeux fixés sur la pauvre Alice, qui aurait souhaité disparaître sous terre. Enfin le Griffon dit à la Soi-disant Tortue :

« Allez, ma vieille ! On ne va pas y passer la journée ! Et elle continua en ces termes :

— Oui, nous allions à l'école au fond de la mer, bien que cela vous semble difficile à croire.

— Je n'ai pas dit cela, interrompit Alice.

— Vous l'avez dit, répondit la Soi-disant Tortue.

— Taisez-vous donc, ajouta le Griffon, avant qu'Alice ait pu reprendre la parole. La Soi-disant Tortue continua :

— Nous recevions la meilleure éducation possible ; au fait, nous allions tous les jours à l'école.

— Moi aussi, j'y vais tous les jours, dit Alice ; il n'y a pas de quoi être si fière.

— Et vous avez des options ? demanda la Soi-disant Tortue avec un peu d'anxiété.

— Oui, dit Alice, nous apprenons en plus, l'anglais et la musique.

— Et le blanchissage ? dit la Soi-disant Tortue.

— Certainement pas ! dit Alice indignée.

— Ah ! Alors votre école ne fait pas vraiment partie des meilleures, dit la Soi-disant Tortue, d'un ton d'immense soulagement. Dans la notre, on pouvait lire au bas du prospectus : 'Options : anglais, musique, ET blanchissage'.

— Vous ne deviez pas en avoir grand besoin, dit Alice, puisque vous viviez au fond de la mer.

— Je n'avais pas les moyens de suivre ce cours, dit la Soi-disant Tortue en soupirant ; je n'avais pris que les cours ordinaires.

— Qu'est-ce-que c'était ? demanda Alice.

— Pour commencer, la lasure et l'ébrasure, cela va de soi ; répliqua la Soi-disant Tortue, et puis les différentes branches de l'arithmétique : l'ambition, l'inattention, l'obscurification, et la dérision.

— Je n'ai jamais entendu parler d'"obscurification', se hasarda à dire Alice. Qu'est-ce que c'est ? »

Le Griffon leva les deux pattes en l'air en signe d'étonnement.

« Vous n'avez jamais entendu parler d'obscurifier ! s'écria-t-il. Vous savez ce que signifie 'clarifier', je suppose ? »

— Oui, dit Alice en hésitant : cela veut dire… rendre… une chose… plus claire.

— Eh bien alors, continua le Griffon, si vous ne comprenez pas ce que veut dire 'obscurifier', vous êtes une véritable gourde. »

Alice ne se sentit pas incitée à poser de nouvelles questions à ce sujet ; elle se tourna donc vers la Soi-disant Tortue, et lui dit :

« Qu'appreniez-vous d'autre ?

— Eh bien, il y avait le Répertoire, répondit la Soi-disant Tortue en comptant sur ses nageoires, Répertoire ancien et Répertoire moderne, ainsi que la marinologie, et puis la Langueur ; le maître de Langueur était un vieux congre, qui venait une fois par semaine ; il nous apprenait à Tergiverser, à Délayer, et à Remettre au sous-marin.

— Qu'est-ce que cela ? dit Alice.

— Ah ! Je ne peux pas vous en faire la démonstration moi-même, dit la Soi-disant Tortue, je suis trop raide, et le Griffon ne l'a quant à lui, jamais appris.

— Je n'en avais pas le temps, dit le Griffon, mais j'ai cependant suivi les cours classiques ; et là, le professeur était un vieux crabe.

— Je n'ai jamais suivi ses cours, dit la Soi-disant Tortue avec un soupir ; il se disait qu'il enseignait le Crachin et le Sec.

— C'est bien ça, c'est bien ça, dit le Griffon, en soupirant à son tour ; et les deux créatures se cachèrent la figure dans leurs pattes.

— Combien d'heures de cours aviez-vous par jour ? dit Alice vivement, pour changer de conversation.

— Dix heures, le premier jour, dit la Soi-disant Tortue ; neuf heures, le second, et ainsi de suite.

— Quel singulier emploi du temps ! s'écria Alice.

— C'est pour cette raison qu'on les appelle 'cours', dit le Griffon, c'est parce qu'ils ra-cour-cissent de jour en jour ».

C'était là pour Alice une idée toute nouvelle ; elle y réfléchit un peu avant de faire une autre observation.

« Alors le onzième jour devait être un jour de congé ?

— Bien entendu, répondit la Soi-disant Tortue.

— Et comment procédiez-vous le douzième jour ? s'empressa de demander Alice.

— En voilà assez sur les leçons, dit le Griffon intervenant d'un ton très ferme ; parlez-lui des jeux, à présent ».

CHAPITRE X - Le quadrille de homards

La Soi-disant Tortue soupira profondément et passa le dos d'une de ses nageoires sur ses yeux. Elle regarda Alice et s'efforça de parler, mais les sanglots étouffèrent sa voix pendant une ou deux minutes.

« On dirait qu'elle a un os dans le gosier », dit le Griffon, et il se mit à la secouer, et à lui donner des tapes dans le dos. Enfin la Soi-disant Tortue retrouva sa voix, et, de grosses larmes coulant le long de ses joues, elle continua :

« Peut-être n'avez-vous pas beaucoup vécu au fond de la mer ?

— Non, dit Alice

— Et peut-être n'avez-vous jamais été présentée à un homard ? »

- Alice allait dire : « Il m'est arrivé une fois, de goûter… », mais elle se reprit vivement, et dit : « Non, jamais ». -

« De sorte que vous ne pouvez pas du tout vous imaginer quelle chose délicieuse est un quadrille de homards.

— Non, vraiment, dit Alice. De quelle sorte de danse s'agit-il ?

— D'abord, dit le Griffon, on forme un rang le long du rivage…

— On forme deux rangs ! cria la Soi-disant Tortue : les phoques, les tortues, les saumons, et ainsi de suite. Puis, lorsqu'on a débarrassé le paysage de toutes les méduses…

— Cela prend ordinairement pas mal de temps, dit le Griffon.

— On avance de deux pas.

— Chacun ayant un homard pour danseur ! cria le Griffon.

— Cela va sans dire, dit la Soi-disant Tortue. Avancez de deux pas, vers votre partenaire…

— Changez de homards, et revenez dans le même ordre, continua le Griffon.

— Et puis, vous savez, continua la Soi-disant Tortue, vous jetez les…

— Les homards ! cria le Griffon, en faisant un bond en l'air.

— Aussi loin dans la mer que vous le pouvez…

— Vous nagez à leur poursuite ! hurla le Griffon.

— Vous faites un saut périlleux dans la mer ! cria la Soi-disant Tortue, en gambadant de tous côtés comme une folle.

— Changez encore de homards !! brailla le Griffon, de toutes ses forces.

— Revenez à terre, et… c'est là la première figure », dit la Soi-disant Tortue, baissant tout à coup la voix. Et ces deux êtres, qui pendant tout ce temps avaient bondi de tous côtés comme des fous, se rassirent bien tristement et bien sagement, en regardant Alice.

« Cela doit être une bien jolie danse, dit timidement Alice.

— Voudriez-vous en voir une petite démonstration ? dit la Soi-disant Tortue.

— Avec grand plaisir, dit Alice.

— Allons, essayons la première figure, dit la Soi-disant Tortue au Griffon. Nous pouvons nous passer des homards, vous savez. Lequel de nous deux va chanter ?

— Oh ! Chantez, *vous*, dit le Griffon ; moi j'ai oublié les paroles ».

Ils se mirent donc à danser solennellement tout autour d'Alice, lui marchant de temps à autre sur les pieds quand ils approchaient trop près, et remuant leurs pattes de devant pour battre la mesure, tandis que la Soi-disant Tortue chantait très lentement et très tristement :

« Nous n'irons plus à l'eau[2]*,*

Si tu n'avances tôt ;

Ce thon bien trop pressé

Va tous nous écraser.

Colimaçon danse,

Entre dans la danse ;

Sautons, dansons,

Avant de faire un plongeon.

Je ne veux pas danser,

Je me f'rai fracasser.

'Oh ! dit la limande,

J'en suis bien friande'.

Colimaçon danse,

Entre dans la danse ;

Sautons, dansons,

Avant de faire un plongeon.

Je ne veux pas plonger,

Je ne sais pas nager.

Le Homard et l'bateau

D'secours te t'iront d'l'eau.

Colimaçon danse,

Entre dans la danse ;

Sautons, dansons,

Avant de faire un plongeon.

[2] Sur l'air de « Nous n'irons plus au bois ».

— Merci. Ce fut un spectacle très instructif, dit Alice, enchantée que ce fût enfin terminé ; et j'aime beaucoup également cette curieuse chanson à propos d'une limande !

— Oh ! Quant aux limandes, dit la Soi-disant Tortue, elles… vous les avez vues, sans doute ?

— Oui, dit Alice, je les ai souvent vues à dî… Elle s'arrêta tout court.

— Je ne sais pas où peut bien se situer cette contrée de Di, reprit la Soi-disant Tortue ; mais, puisque vous les avez vues si souvent, vous devez savoir à quoi elles ressemblent.

— Je le pense, répliqua Alice, pensivement. Elles ont la queue dans la bouche, et elles sont toutes recouvertes chapelure.

— Vous vous trompez au sujet de la chapelure, dit la Soi-disant Tortue : elle ne pourrait pas tenir dessus dans la mer, mais elles ont bien la queue dans la bouche, et la raison en est que… Ici la Soi-disant Tortue bâilla et ferma les yeux. Dites-lui la raison, et tout ce qui s'ensuit, dit-elle au Griffon.

— La raison, c'est que les limandes, dit le Griffon, voulurent absolument aller danser avec les homards. Donc, on les jeta à la mer. Donc, elles durent tomber très, très loin. Donc, leurs queues se retrouvèrent prisonnières dans leurs bouches. Donc, elles ne purent plus les en retirer. Voilà tout.

— Merci, dit Alice, c'est très intéressant ; je n'en avais jamais tant appris sur le compte des limandes.

— Je peux vous en dire davantage, si vous le souhaitez, dit le Griffon. Savez-vous pourquoi on les appelle des limandes ?

— Je ne me suis jamais posée la question, dit Alice. Pourquoi ?

— Parce qu'elles font les bottines et les souliers », répondit le Griffon d'un ton très solennel.

Alice était complètement déconcertée : « Elles font les bottines et les souliers », répéta-t-elle, sans comprendre.

— Je n'ai jamais suivi ses cours, dit la Soi-disant Tortue avec un soupir ; il se disait qu'il enseignait le Crachin et le Sec.

« Voyons, avec quoi vos souliers sont-ils faits ? Je veux dire, qu'est-ce-qui les rend si brillants ? »

Alice baissa les yeux pour les regarder, et réfléchit un moment avant de répondre :

« Je pense qu'on les fait briller en utilisant du cirage.

— Sous la mer, les bottines et les souliers sont lustrés à la limande douce, maintenant vous le savez, dit le Griffon d'une voix grave.

— Et qui les fabrique ? dit Alice, sur un ton d'intense curiosité.

— Les harengs y travaillent sous bonne surveillance. N'avez-vous jamais entendu crier 'Trime, hareng !' au bord de la mer ? N'importe quelle crevette aurait pu vous dire cela.

— Si j'avais été à la place de la limande, dit Alice, dont les pensées vagabondaient toujours au rythme de la chanson, j'aurais dit au thon : reculez, s'il vous plaît, nous ne désirons pas votre présence !

— Elle n'aurait pas pu faire cela, dit la Soi-disant Tortue. Aucun poisson bien élevé ne dirait quoi que ce soit sans adopter le thon qu'il faut.

— C'est vrai ? dit Alice, très surprise.

— Bien sûr que oui, répondit la Soi-disant Tortue. Voyez-vous, si un poisson venait me voir pour m'annoncer qu'il faisait son entrée dans le monde, je lui rappellerais aussitôt d'adapter son thon et ses paroles aux personnes qu'il rencontrerait.

— Vous pensez que le ton a une telle importance ? demanda Alice.

— Je pense ce que je dis, répliqua la Soi-disant Tortue, vexée.

— Je propose, dit le Griffon, que vous nous racontiez quelques-unes de vos aventures.

— Je pourrais vous conter mes aventures à partir de ce matin, dit Alice un peu intimidée ; mais il est inutile de parler de la journée d'hier, car j'étais une personne tout à fait différente alors.

— Expliquez-nous cela, dit la Soi-disant Tortue.

— Non, non, les aventures d'abord, dit le Griffon d'un ton impatient ; les explications prennent toujours un temps fou ».

Alice commença donc à leur conter ses aventures depuis le moment où elle avait vu le Lapin Blanc pour la première fois. Au début, elle fut un peu troublée : les deux créatures se tenaient si près d'elle, une de chaque côté, et ouvraient de si grands yeux et une si grande bouche ! Mais elle reprenait courage à mesure qu'elle parlait. Les auditeurs restèrent fort tranquilles jusqu'à ce qu'elle arrivât au moment de son histoire où elle avait eu à réciter à la chenille : « Vous êtes vieux, Père Guillaume », et où les mots lui étaient venus tout de travers. C'est alors que la Soi-disant Tortue poussa un long soupir en disant :

« C'est bien étrange.

— Tout cela est on ne peut plus étrange, dit le Griffon.

— Tout de travers, répéta la Soi-disant Tortue d'un air rêveur. Je voudrais bien l'entendre réciter quelque chose à présent. Dites-lui de s'y mettre ».

Elle regardait le Griffon comme si elle pensait qu'il avait une quelconque autorité sur Alice.

« Levez-vous, et récitez : 'C'est la voix du homard', dit le Griffon.

— Ces créatures n'arrêtent pas de vous donner des ordres, et de vous faire réciter des leçons ! pensa Alice ; je pourrais aussi bien être à l'école ».

Cependant elle se leva et se mit à réciter ; mais elle avait la tête si pleine du Quadrille de Homards, qu'elle savait à peine ce qu'elle disait, et que les mots lui venaient tout drôlement :

« C'est la voix du homard ; c'est lui que j'entends dire :
Vite ! Du sucre en poudre, on m'a trop fait roussir !

Comme un canard ses sourcils, il use de son nez,
Pour élaguer son corsage, et écarter les pieds.

Quand la marée est basse, c'est un vrai boute en train.
Qui clame à tue tête son mépris des requins.

Mais quand la marée monte, et que ceux-ci menacent,
De peur le homard tremble, et devant eux s'efface.

— C'est différent de ce que je récitais quand j'étais petit, dit le Griffon.

— Je ne l'avais encore jamais entendu, dit la Soi-disant Tortue ; mais cela me fait l'effet d'un fameux galimatias ».

Alice ne dit rien ; elle s'était rassise, le visage dans les mains, se demandant si jamais les choses reprendraient un jour leur cours naturel.

« Je voudrais bien qu'on me l'expliquât, dit la Soi-disant Tortue.

— Elle ne peut pas l'expliquer, dit le Griffon vivement. Continuez, récitez les vers suivants.

— Mais, 'écarter les pieds', continua opiniâtrement la Soi-disant Tortue. Comment peut-il faire cela avec son nez ?

— C'est la première position de la valse, dit Alice. Mais tout cela l'embarrassait beaucoup, et il lui tardait de changer de conversation.

— Récitez les vers suivants, répéta le Griffon avec impatience ; ça commence par : 'Passant dans le jardin' ».

Alice n'osa pas désobéir, bien qu'elle fût sûre que les mots allaient lui venir tout de travers. Elle continua donc d'une voix tremblante :

« Passant dans le jardin, sans le vouloir j'entrevis,
Le hibou et la panthère partageant un clafoutis.

La panthère avala tout, jusqu'à la moindre miette,
Alors que le hibou dut se contenter de l'assiette.

Le repas terminé, le hibou, des compères,
Fut celui invité à garder les cuillères.

Alors que s'emparant des couteaux et fourchettes,
La panthère, en grognant, interrompit la fête.

— À quoi bon répéter tout ce galimatias, interrompit la Soi-disant Tortue, si vous n'expliquez rien au fur et à mesure ? C'est, de loin, ce que j'ai entendu de plus confus.

— Oui, je crois que vous feriez bien d'en rester là, dit le Griffon ; et Alice ne demanda pas mieux.

— Si nous essayions une autre figure du Quadrille de Homards ? continua le Griffon. Ou bien, préférez-vous que la Soi-disant Tortue vous chante quelque chose ?

— Oh ! Une chanson, s'il vous plaît ; ce serait si gentil de sa part, répondit Alice, avec tant d'empressement que le Griffon dit d'un air un peu offensé :

— Hum ! Chacun son goût ! Chantez-lui 'La Soupe à la Tortue', d'accord ma vieille ? »

La Soi-disant Tortue poussa un profond soupir et commença, d'une voix de temps en temps étouffée par les sanglots :

« Ô doux potage[3]*,*
Glorieuse soupe !
Ensemble pour ton partage !

Dans ma soupière,
Plonger ma cuillère,
Est un bonheur

[3] Sur l'air de « Mon beau sapin ».

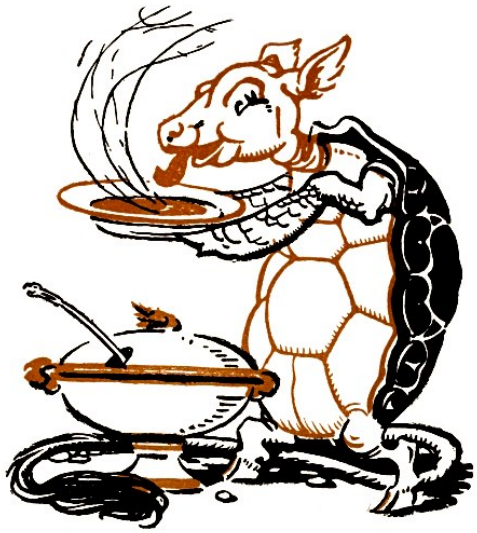
Qui comble mon cœur.

Ô doux potage,
Glorieuse soupe !
Tu nous donne courage !

Gibier, volaille,
Lièvres, perdreaux,
Rien qui te vaille,
Pas même les pruneaux !

Ô doux potage,
Glorieuse soupe !
Ensemble pour ton partage !

— Chantons à nouveau le refrain ! cria le Griffon ; et la Soi-disant Tortue venait de le reprendre, quand un cri : 'Le procès va commencer !', se fit entendre au loin.



— Venez donc ! cria le Griffon ; et, prenant Alice par la main, il se mit à courir sans attendre la fin de la chanson.

— Qu'est-ce que c'est que ce procès ? demanda Alice hors d'haleine ; mais le Griffon se contenta de répondre :

— Venez donc ! », en courant de plus belle, tandis que leur parvenaient, de plus en plus faibles, apportées par la brise qui les poursuivait, ces paroles pleines de mélancolie :

Glorieuse soupe !
Ensemble pour ton partaaaage !

CHAPITRE XI - Qui a dérobé les tartes ?

Quand ils arrivèrent, le Roi et la Reine de Cœur étaient assis sur leur trône, entourés d'une nombreuse assemblée : toutes sortes de petits oiseaux et d'autres bêtes, ainsi que le paquet de cartes tout entier. Le Valet, chargé de chaînes, gardé de chaque côté par un soldat, se tenait debout devant le trône, et près du roi se trouvait le Lapin Blanc, tenant d'une main une trompette et de l'autre un rouleau de parchemin. Au beau milieu de la salle, se dressait une table sur laquelle on voyait un grand plat de tartes. Elles avaient l'air si bonnes, qu'Alice eut faim rien qu'à les regarder.

« Je voudrais bien que le procès soit terminé, pensa-t-elle, et qu'on serve les rafraîchissements ».

Mais cela ne paraissait guère probable, aussi se mit-elle à regarder tout autour d'elle pour passer le temps.

C'était la première fois qu'Alice se trouvait dans une cour de justice, mais elle en avait lu des descriptions dans des livres, et elle fut toute contente de voir qu'elle savait le nom de presque tout ce qui s'y trouvait.

« Voilà le juge, se dit-elle ; je le reconnais à sa grande perruque ».

Le juge, disons-le en passant, était le Roi, et, comme il portait sa couronne par-dessus sa perruque – regardez l'illustration si vous voulez savoir comment il s'était arrangé –, il n'avait pas du tout l'air d'être à son aise, et cela ne lui allait pas bien du tout.

« Et voilà le banc du jury, pensa Alice ; et ces douze créatures, – elle était forcée de dire ‘créatures’, vous comprenez, car quelques-uns étaient des mammifères et quelques autres des oiseaux –, je suppose que ce sont les jurés ».

Elle se répéta ce dernier mot deux ou trois fois, car elle en était assez fière : pensant avec raison que bien peu de petites filles de son âge savaient ce que cela veut dire.

Les douze jurés étaient tous très occupés à écrire sur des ardoises.

« Que font-ils ? » murmura Alice à l'oreille du Griffon. Ils ne peuvent rien avoir à écrire avant que le procès ait commencé.

— Ils inscrivent leur nom, répondit de même le Griffon, de peur de l'oublier avant la fin du procès.

— Les imbéciles ! » s'écria Alice d'un ton indigné ; mais elle se retint bien vite, car le Lapin Blanc cria :

« Silence dans l'auditoire ! »

Et le Roi, mettant ses lunettes, regarda vivement autour de lui pour voir qui avait parlé.

Alice pouvait voir, aussi clairement que si elle eût regardé par-dessus leurs épaules, que tous les jurés étaient en train d'écrire « les imbéciles », sur leurs ardoises, et elle pouvait même distinguer que l'un d'eux ne savait pas écrire « imbécile », et qu'il était obligé d'interroger son voisin.

« Leurs ardoises seront dans un bel état avant la fin du procès ! » pensa Alice.

Le crayon d'un des jurés grinçait ; Alice, vous le pensez bien, ne pouvait pas supporter cela ; elle fit le tour de la salle, arriva derrière lui, et trouva très vite l'occasion de lui confisquer le crayon. Ce fut si promptement fait que le pauvre petit juré – c'était Bill, le lézard –, n'arrivait pas à comprendre ce qu'il était devenu. Après avoir cherché partout, il fut obligé d'écrire avec un doigt tout le reste du jour, et cela était fort inutile, puisqu'il ne laissait aucune marque sur l'ardoise.

« Héraut, lisez l'acte d'accusation ! » dit le Roi.

Sur ce, le Lapin Blanc sonna trois fois de la trompette, et puis, déroulant le parchemin, lut ainsi ce qui suit :

La Reine de Cœur a mis au four des tartes

Par un beau matin d'été
Mais le valet de Cœur a chapardé ces tartes
Avant de décamper.

« Délibérez, dit le Roi aux jurés.

— Pas encore, pas encore, interrompit vivement le Lapin ; il y a beaucoup de choses à faire auparavant !

— Appelez le premier témoin, dit le Roi ; et le Lapin Blanc sonna trois fois de la trompette, et cria :

— Premier témoin ! »

Le premier témoin était le Chapelier. Il entra, tenant d'une main une tasse de thé et de l'autre un bout de pain beurré.

« Veuillez m'excuser, Votre Majesté, d'apporter cela ici ; mais je n'avais pas tout à fait fini de prendre mon thé lorsqu'on est venu me chercher.

— Vous auriez dû avoir terminé, dit le Roi ; quand avez-vous commencé ? »

Le Chapelier regarda le Lièvre de Mars, qui l'avait suivi à l'intérieur du tribunal, bras dessus bras dessous avec le Loir.

« Le quatorze mars, me semble-t-il, dit-il.

— Le quinze ! dit le Lièvre de Mars.

— Le seize ! ajouta le Loir.

— Ecrivez cela », dit le Roi aux jurés.

Les jurés s'empressèrent d'écrire les trois dates sur leurs ardoises ; puis les additionnèrent, et transformèrent le résultat obtenu en francs et centimes.

« Ôtez votre chapeau, dit le Roi au Chapelier.

— Il n'est pas à moi, dit le Chapelier.

— Volé ! s'écria le Roi en se tournant du côté des jurés, qui s'empressèrent de prendre note du fait.

— Je les conserve pour les vendre, ajouta le Chapelier, à titre d'explication. Je n'en ai aucun à moi ; je suis chapelier ».

Ici la Reine mit ses lunettes, et se mit à regarder fixement le Chapelier, qui devint pâle et tremblant.

« Faites votre déposition, dit le Roi ; et arrêtez de vous agiter ; sinon je vous fais exécuter sur-le-champ. »

Cela ne parut pas du tout encourager le témoin ; il ne cessait de passer d'un pied sur l'autre en regardant la Reine d'un air inquiet, et, dans son trouble, il mordit à pleines dents dans la tasse, au lieu de mordre dans la tartine de beurre.

Juste à ce moment-là, Alice éprouva une étrange sensation qui l'embarrassa beaucoup, jusqu'à ce qu'elle ait compris ce dont il s'agissait : elle recommençait à grandir. Elle pensa d'abord à se lever et à quitter la cour : mais, réflexion faite, elle décida de rester où elle était, tant qu'il y aurait de la place pour elle.

« Ne poussez donc pas comme ça, dit le Loir, qui était assis à côté d'elle, j'arrive à peine à respirer.

— Je n'y peux rien, dit Alice doucement ; je suis en train de grandir.

— Vous n'avez pas le droit de grandir ici, dit le Loir.

— Ne dites pas de sottises, répliqua Alice plus hardiment ; vous savez pertinemment que vous grandissez également.

— Oui, mais je grandis à un rythme raisonnable, moi, dit le Loir ; et non de cette façon ridicule ».

Et il se leva en boudant, et passa de l'autre côté de la salle.

Pendant tout ce temps-là, la Reine n'avait pas cessé de fixer son regard sur le Chapelier, et, comme le Loir traversait la salle, elle dit à un des officiers du tribunal

« Apportez-moi la liste des chanteurs du dernier concert ».

Sur quoi, le malheureux Chapelier se mit à trembler si fortement qu'il en perdit ses deux souliers.

« Faites votre déposition, répéta le Roi en colère ; ou bien je vous fais exécuter, que vous soyez troublé ou non !

— Je suis un pauvre homme, Votre Majesté, fit le Chapelier d'une voix tremblante ; et il n'y avait guère qu'une semaine ou deux que j'avais commencé à prendre mon thé, et avec ça les tartines devenaient si minces, et le tremblotement du thé…

— Le tremblotement du quoi ? dit le Roi.

— Ça a commencé par le thé, répondit le Chapelier.

— Bien sûr que trembloter commence par un T, coupa le Roi brusquement. Me prenez-vous pour un âne ? Poursuivez !

— Je suis un pauvre homme, continua le Chapelier ; et après ça, la plupart des choses se sont mises à trembloter ; sauf que le Lièvre de Mars a dit…

— C'est faux ! s'écria le Lièvre de Mars, l'interrompant en toute hâte.

— C'est vrai ! cria le Chapelier.

— Je le nie ! cria le Lièvre de Mars.

— Il le nie ! dit le Roi. Passez là-dessus.

— Eh bien ! Dans tous les cas, le Loir a dit… », continua le Chapelier, regardant autour de lui avec inquiétude pour voir s'il nierait aussi ; mais le Loir ne nia rien, car il dormait profondément.

« Après cela, continua le Chapelier, je coupai d'autres tartines de beurre.

— Mais, qu'a dit le Loir ? demanda un des jurés.

— C'est ce que je ne peux pas me rappeler, dit le Chapelier.

— Vous *devez* vous rappeler, fit observer le Roi ; ou bien je vous fais exécuter. »

Le malheureux Chapelier laissa tomber sa tasse et sa tartine beurrée, et mit un genou à terre.

« Je suis un pauvre homme, Votre Majesté ! commença-t-il.

— Vous êtes surtout un piètre orateur », dit le Roi.

À ce moment là, un des cochons d'Inde applaudit, et fut immédiatement réprimé par un des huissiers. – Comme ce mot est assez difficile, je vais vous expliquer comment cela se fit. Ils avaient un grand sac de toile qui se fermait à l'aide de deux ficelles attachées à l'ouverture ; dans ce sac ils firent glisser le cochon d'Inde la tête la première, puis ils s'assirent dessus –.

« Je suis contente d'avoir vu cela, pensa Alice. J'ai souvent lu dans les journaux, à la fin des procès : 'Il y eut quelques tentatives d'applaudissements, qui

furent aussitôt réprimées par les huissiers', et je n'avais jamais compris jusqu'à présent ce que cela voulait dire.

— Si c'est là tout ce que vous savez de l'affaire, vous pouvez vous prosterner, continua le Roi.

— Je ne puis me prosterner plus bas, dit le Chapelier ; je suis déjà par terre.

— Alors vous n'avez qu'à vous *asseoir* », répondit le Roi.

À ce moment là, l'autre cochon d'Inde applaudit, et fut réprimé.

« Bon, cela met fin aux cochons d'Inde ! pensa Alice. Maintenant tout va aller mieux.

— J'aimerais bien aller finir de prendre mon thé, dit le Chapelier, en lançant un regard inquiet sur la Reine, qui lisait la liste des chanteurs.

— Vous pouvez vous retirer, dit le Roi ; et le Chapelier se hâta de quitter le tribunal, sans même prendre le temps de mettre ses souliers.

— Et coupez-lui la tête à l'extérieur, ajouta la Reine, s'adressant à un des huissiers ; mais le Chapelier était déjà bien loin avant que l'huissier arrivât à la porte.

— Appelez le témoin suivant », dit le Roi.

Le témoin suivant était la cuisinière de la Duchesse ; elle tenait en main la poivrière, et Alice devina qui c'était, même avant qu'elle entrât dans la salle, en voyant éternuer, tout à coup et tous à la fois, les gens qui se trouvaient près de la porte.

« Faites votre déposition, dit le Roi.

— Non ! » dit la cuisinière.

Le Roi regarda d'un air inquiet le Lapin Blanc, qui lui dit à voix basse :

« Il faut que Votre Majesté interroge *ce* témoin-là contradictoirement.

— Puisqu'il faut, il faut », dit le Roi, d'un ton mélancolique ; et, après avoir croisé les bras et froncé les sourcils en regardant la cuisinière, au point que les yeux lui étaient presque complètement rentrés dans la tête, il dit d'une voix creuse :

« Avec quoi fait-on les tartes ?

— Avec du poivre, principalement, dit la cuisinière.

— Avec de la mélasse, dit une voix endormie derrière elle.

— Saisissez ce Loir au collet ! cria la Reine. Coupez la tête à ce Loir ! Mettez ce Loir à la porte du tribunal ! Réprimez-le ! Pincez-le ! Arrachez-lui ses moustaches ! »

Pendant quelques instants, toute la cour fut sens dessus dessous pour mettre le Loir à la porte ; et, quand le calme fut rétabli, la cuisinière avait disparu.

« Cela ne fait rien », dit le Roi, comme soulagé d'un grand poids. Appelez le témoin suivant ; et il ajouta à voix basse en s'adressant à la Reine : « Vraiment, mon amie, il faut que vous interrogiez contradictoirement cet autre témoin ; cela me fait trop mal à la tête ! »

Alice regardait le Lapin Blanc tandis qu'il fouillait la liste des témoins, curieuse de savoir quel serait le suivant.

« Car ils n'ont pas trouvé grand-chose jusqu'à présent », se dit-elle.

Imaginez sa surprise quand le Lapin Blanc cria, du plus fort de sa petite voix criarde : « Alice ! »

CHAPITRE XII - La déposition d'Alice

« Ici ! » cria Alice, oubliant tout à fait dans le trouble du moment combien elle avait grandi depuis quelques instants. Elle se leva si brusquement qu'elle accrocha le banc des jurés avec le bord de sa robe, et le renversa, avec tous ses occupants, sur la tête du public qui se trouvait au-dessous. On les vit se débattant de tous côtés, comme les poissons rouges du vase qu'elle se rappelait avoir renversé par accident la semaine précédente.

« Oh ! Je vous demande bien pardon ! » s'écria-t-elle toute confuse, et elle se mit à les ramasser bien vite, car l'accident arrivé aux poissons rouges lui trottait dans la tête : elle avait une idée vague qu'il fallait les ramasser tout de suite et les remettre sur les bancs, sans quoi ils mourraient.

« Le procès ne peut suivre son cours, dit le Roi d'une voix grave, avant que les jurés ne soient tous à leurs places ; *tous* ! répéta-t-il avec emphase en regardant fixement Alice.

Alice regarda le banc des jurés, et vit que dans son empressement elle y avait placé le Lézard la tête en bas, et le pauvre petit être remuait la queue d'une triste façon, dans l'impossibilité de se redresser ; elle l'eut bientôt retourné et replacé convenablement.

« Non que cela soit bien important, se dit-elle, car je pense qu'il serait tout aussi utile au procès dans un sens que dans l'autre ».

Aussitôt que les jurés se furent un peu remis de la secousse, qu'on eut retrouvé et qu'on leur eut rendu leurs ardoises et leurs crayons, ils se mirent fort diligemment à écrire l'histoire de l'accident, à l'exception du Lézard, qui paraissait trop accablé pour faire autre chose que demeurer la bouche ouverte, les yeux fixés sur le plafond de la salle.

« Que savez-vous de cette affaire-là ? demanda le Roi à Alice.

— Rien, répondit-elle.

— Rien de rien ? insista le Roi.

— Rien de rien, dit Alice.

— Voilà qui est très important, dit le Roi, en se tournant vers les jurés. Ils allaient écrire cela sur leurs ardoises quand le Lapin Blanc interrompit :

— Peu important, veut sans doute dire Votre Majesté, dit-il d'un ton très respectueux, mais en fronçant les sourcils et en lui faisant des grimaces.

— Peu important, bien entendu, c'est ce que je voulais dire », répliqua le Roi avec empressement. Et il continua de répéter à demi-voix : « Très important, peu important, peu important, très important » ; comme pour essayer lequel des deux sonnait le mieux.

Quelques-uns des jurés écrivirent « très important, » d'autres « peu important ». Alice voyait tout cela, car elle était assez proche d'eux pour regarder sur leurs ardoises. « Mais cela n'a absolument aucune importance », pensa-t-elle.

À ce moment-là, le Roi, qui pendant quelque temps avait été fort occupé à écrire dans son carnet, cria : « Silence ! » et lut sur son carnet : « *Règlement 42 : Toutes les personnes mesurant plus d'un kilomètre devront quitter la salle* ».

Tout le monde regarda Alice.

« Je ne mesure pas un kilomètre, dit-elle.

— Si fait, dit le Roi.

— Près de deux kilomètres, ajouta la Reine.

— Eh bien ! Je ne sortirai à aucun prix ; d'ailleurs ce n'est pas une véritable règle : vous venez de l'inventer à l'instant.

— C'est le plus ancien règlement qu'il y ait dans le livre, dit le Roi.

— Alors il devrait porter le numéro 1 ».

Le Roi pâlit et ferma vivement son carnet.

« Délibérez, dit-il aux jurés d'une voix faible et tremblante.

— Nous attendons d'autres dépositions, s'il plaît à Votre Majesté, dit le Lapin, se levant précipitamment ; nous venons juste de trouver ce papier.

— Qu'est-ce qu'il y a dessus ? dit la Reine.

— Je ne l'ai pas encore ouvert, dit le Lapin Blanc ; mais il semble que c'est une lettre écrite par l'accusé à… quelqu'un.

— Ce doit être ainsi, dit le Roi, à moins qu'elle ne soit écrite à *personne*, ce qui n'est pas ordinaire, voyez-vous.

— À qui est-elle adressée ? dit un des jurés.

— Elle n'est pas adressée du tout, dit le Lapin Blanc ; en fait, il n'y a rien d'écrit à l'extérieur. Il déplia le papier tout en parlant et ajouta : ce n'est pas une lettre, après tout ; c'est un poème.

— Est-ce l'écriture de l'accusé ? demanda un autre juré.

— Non, dit le Lapin Blanc, et c'est ce qu'il y a de plus étrange. – Les jurés eurent tous l'air fort embarrassés –.

— Il a du imiter l'écriture de quelqu'un d'autre, dit le Roi. – Le visage des jurés s'éclaira –.

— Pardon, Votre Majesté, dit le Valet, ce n'est pas moi qui ai écrit cette lettre, et ils ne peuvent pas prouver que c'est moi : elle n'est pas signée.

— Si vous ne l'avez pas signée, dit le Roi, cela ne fait qu'empirer votre cas ; vous *devez* avoir eu de mauvaises intentions, sans cela vous l'auriez signée, comme un honnête homme ».

Là-dessus, tout le monde applaudit ; c'était la première réflexion vraiment pertinente que le Roi eût faite ce jour-là.

« Cela prouve sa culpabilité, dit la Reine.

— Cela ne prouve rien du tout, dit Alice. Vous ne savez même pas ce dont il s'agit.

— Lisez ces vers, dit le Roi.

Le Lapin Blanc mit ses lunettes.

— Par où commencerai-je, s'il plaît à Votre Majesté ? demanda-t-il.

— Commencez au début, dit gravement le Roi, puis continuez jusqu'à ce que vous arriviez à la fin ; là, vous vous arrêterez ».

Voici les vers que lut le Lapin Blanc :

« Ils m'ont dit que tu fus chez elle,
Pour qu'elle te dise son secret.
Elle te confia que bien que fidèle,
J'étais très loin de savoir nager !

Il écrivit que j'étais absent.
- Nous savons que c'est la vérité - .
Si elle poussait l'affaire plus avant,
Que pourrait-il bien vous arriver ?

Une, fut pour elle, deux, pour lui.
Vous nous en avez accordé trois.
Mais toutes sont rendues aujourd'hui,
Bien qu'elles furent miennes autrefois.

Si elle ou moi, devait, c'est prouvé,
Être impliqué dans cette histoire,
Il compte que vous les libériez,
Restant fidèle à nos mémoires.

Pour moi, vous avez toujours été,
Bien avant son attaque de nerfs,
Un obstacle sans cesse dressé,
Entre lui, nous, et la première.

Cachez-lui qu'elle les aimait d'amour ;
Car ceci doit toujours demeurer,
Entre moi, et vous, venu à mon secours,

Inconnu de tous, un éternel secret. »

« Voici la pièce à conviction la plus importante qui nous ait été soumise jusqu'à présent, dit le Roi en se frottant les mains ; ainsi, que le jury désormais…

— Si un seul des jurés peut l'expliquer, dit Alice – elle était devenue si grande dans ces derniers instants qu'elle n'avait plus du tout peur de l'interrompre –, je lui donne une pièce de monnaie. Je ne crois pas qu'il y ait un atome de sens là-dedans. »

Tous les jurés écrivirent sur leurs ardoises : « Elle ne croit pas qu'il y ait un atome de sens là-dedans », mais aucun d'eux ne tenta d'expliquer le poème.

« S'il ne signifie rien, dit le Roi, cela nous épargne une tonne de soucis, voyez-vous ; car il devient inutile d'en chercher l'explication ; et cependant je ne sais pas trop…, continua-t-il en étalant le poème sur ses genoux et en l'examinant d'un œil ; il me semble que je peux y déceler quelque signification, après tout. '*J'étais très loin de savoir nager !*' : vous ne savez pas nager, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en se tournant vers le Valet.

Le Valet secoua la tête tristement.

— En ai-je l'air ? dit-il. – Certainement *pas*, étant fait tout entier de carton –.

— Jusqu'ici c'est correct, dit le Roi ; et il continua de marmonner les vers en s'adressant à lui-même. '*Nous savons que c'est la vérité*'. Ceci désigne les jurés, bien entendu ! '*Une fut pour elle, deux pour lui*'. Eh bien, voilà ce qu'il a du faire des tartes, voyez-vous.

— Mais la suite est : '*Toutes sont rendues aujourd'hui*', dit Alice.

— Justement, les voici ! dit le Roi triomphalement, en montrant du doigt les tartes qui étaient sur la table. Rien ne peut être plus clair ; et encore : '*Bien avant son attaque de nerfs*'. Vous n'avez jamais eu de crises de nerfs, il me semble, ma chère ? dit-il en s'adressant à la Reine.

— Jamais ! » dit la Reine d'un air furieux, tout en jetant un encrier à la tête du Lézard. – Le malheureux Bill avait cessé d'écrire sur son ardoise avec un doigt,

s'étant aperçu que cela ne faisait aucune marque ; mais il se remit bien vite à l'ouvrage en se servant de l'encre qui lui coulait le long de la figure, aussi longtemps qu'il y en eut –.

— Dans ce cas, mon épouse, il y a donc méprise au lieu de crise », dit le Roi, promenant son regard tout autour de la salle en souriant. Il se fit un silence de mort.

« C'est un jeu de mots ! », reprit le Roi, vexé ; et tout le monde se mit à rire.

« Que le jury délibère, ajouta le Roi, pour à peu près la vingtième fois de la journée.

— Non, non ! dit la Reine. La condamnation d'abord ; on délibérera après.

— Cela n'a aucun sens ! dit tout haut Alice. Cette idée de prononcer la condamnation en premier !

— Taisez-vous, dit la Reine, qui devint pourpre de colère.

— Sûrement pas ! dit Alice.

— Qu'on lui coupe la tête ! hurla la Reine de toutes ses forces. Personne ne bougea.

— Qui s'intéresse à vous ? dit Alice. – Elle avait alors retrouvé sa taille d'origine –. Vous n'êtes qu'un paquet de cartes ! »

Là-dessus, tout le paquet de cartes sauta en l'air et retomba en tourbillonnant sur elle ; Alice poussa un petit cri, moitié de peur, moitié de colère, en essayant de les repousser. Elle se trouva étendue sur le gazon, la tête sur les genoux de sa sœur, qui écartait doucement de son visage les feuilles mortes tombées en voltigeant du haut des arbres.

« Réveille-toi, chère Alice ! lui dit sa sœur. Comme tu as dormi longtemps !

— Oh ! J'ai fait un rêve si étrange », dit Alice.

Et elle raconta à sa sœur, autant qu'elle put s'en souvenir, toutes les aventures singulières que vous venez de lire ; et, quand elle eut fini son récit, sa sœur lui dit en l'embrassant :

« Effectivement, c'était un rêve vraiment étrange, ma chérie. Mais maintenant rentre vite à la maison prendre le thé ; il se fait tard. »

Alice se leva donc et s'éloigna en courant, pensant le long du chemin, autant qu'elle le pouvait, au rêve merveilleux qu'elle venait de faire.

Mais sa sœur demeura assise tranquillement, tout comme elle l'avait laissée, la tête appuyée sur sa main, contemplant le coucher du soleil, et pensant à la petite Alice et à toutes ses merveilleuses aventures ; si bien qu'elle aussi se mit à rêver, en quelque sorte ; et voici quel était son rêve :

D'abord elle rêva de la petite Alice en personne : une fois encore, les petites mains de l'enfant étaient jointes sur ses genoux, et ses yeux vifs et brillants plongeaient leur regard dans les siens. Elle entendait jusqu'au son de sa voix ; elle voyait ce singulier petit mouvement de tête par lequel elle avait l'habitude de rejeter en arrière les cheveux vagabonds qui sans cesse lui revenaient dans les yeux ; et,

comme elle écoutait ou paraissait écouter, tout s'anima autour d'elle et se peupla des étranges créatures du rêve de sa jeune sœur.

Les longues herbes bruissaient à ses pieds sous les pas précipités du Lapin Blanc ; la Souris effrayée faisait clapoter l'eau en traversant la mare voisine ; elle entendait les tasses s'entrechoquer, alors que le Lièvre de Mars et ses amis partageaient leur goûter sans fin, et la voix perçante de la Reine envoyant à la mort ses malheureux invités. Une fois encore, le bébé-porc éternuait sur les genoux de la Duchesse, tandis que les assiettes et les plats se brisaient autour de lui ; une fois encore, la voix criarde du Griffon, le grincement du crayon sur l'ardoise du Lézard, et les cris étouffés des cochons d'Inde réprimés sur ordre de la Cour, emplissaient l'air, tout en se mêlant aux sanglots lointains de la malheureuse Soi-disant Tortue.

C'est ainsi qu'elle demeura assise, les yeux fermés, s'imaginant presque au Pays des Merveilles, bien qu'elle sût qu'il lui suffisait d'ouvrir les yeux pour que tout redevienne l'ennuyeuse réalité : les herbes ne bruisseraient plus alors que sous le souffle du vent, et l'eau de la mare ne murmurerait plus qu'au balancement des roseaux ; le bruit des tasses redeviendrait le tintement des clochettes au cou des moutons, et elle reconnaîtrait les cris aigus de la Reine dans la voix perçante du petit berger ; l'éternuement du bébé, le cri du Griffon et tous les autres bruits étranges ne seraient plus, elle le savait bien, que les clameurs confuses d'une cour de ferme, tandis que le beuglement des bestiaux dans le lointain remplacerait les lourds sanglots de la Soi-disant Tortue.

Enfin elle se représenta cette même petite sœur, dans l'avenir, devenue elle aussi une grande personne. Elle imaginait comment elle saurait garder, dans sa maturité, le cœur simple et aimant de son enfance, et comment elle réunirait tout autour d'elle d'autres petits enfants, dont elle ferait briller les yeux vifs et curieux au récit de bien des aventures étranges. Peut-être même en leur contant ce songe du temps jadis, celui du Pays des Merveilles. Elle la voyait partager leurs petits

chagrins, et se réjouir avec eux de leurs petits plaisirs, se souvenant ainsi de sa propre enfance, et des jours heureux de l'été.